



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

Simone de BEAUVOIR

(France)

(1908-1986)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout "*Tous les hommes sont mortels*" étudié dans un dossier à part
et "*Mémoires d'une jeune fille rangée*").**

Bonne lecture !

Elle est née le 9 janvier 1908, dans un milieu de la petite mais ancienne bourgeoisie conservatrice. Son père, Georges de Beauvoir, était comme « à mi-chemin entre l'aristocrate et le bourgeois » a-t-elle écrit, employé dans un cabinet d'avocat et comédien amateur. Sa mère, Françoise Brasseur, était une jeune femme issue de la bourgeoisie de Verdun. Elle vit le jour dans un appartement cossu du boulevard Raspail. Deux ans et demi plus tard, lui vint une sœur, Hélène, dite Poupette. Toute son enfance, elle souffrit d'être une fille, d'autant plus que son père, qui avait espéré avoir un fils pour en faire un polytechnicien, se plaignait d'être affublé de deux filles et difficilement mariables car il n'était pas en mesure de leur constituer une dot.

En effet, à cette époque, le moralisme étroit des familles vouait les jeunes filles au mariage et à la maternité ; l'enseignement était soupçonné de vouloir les « arracher aux mères » ; les études n'étaient envisagées pour elles que comme un divertissement qu'il était de bon ton de ne pas pratiquer avec trop de sérieux et les établissements féminins ne préparaient pas au baccalauréat. Aussi, à l'âge de cinq ans, entra-t-elle au "cours Désir", où étaient scolarisées des filles de bonnes familles. Si elle se sentait mal dans sa peau (« Que tu es laide, ma pauvre fille ! » lui disait son père), elle était aussi dotée d'une énergie quasi virile et, dès le plus jeune âge, elle se distingua par ses capacités intellectuelles, partageant chaque année la première place avec Élisabeth Lacoïn (dite Zaza dans son autobiographie) qui devint rapidement sa meilleure amie.

Après la Première Guerre mondiale, la famille Beauvoir fut contrainte par manque de ressources de quitter l'appartement cossu du boulevard Raspail pour un autre appartement, sombre, exigü et au sixième étage d'un autre immeuble du même boulevard. Simone en souffrit, d'autant plus qu'elle voyait les relations entre ses parents se dégrader.

Son père dut s'incliner quand elle décida de poursuivre ses études au lycée. Elle y brilla dans plusieurs matières : littérature, grec, latin, philosophie, mathématiques...

Elle cultiva très tôt un culte pour la littérature. À quinze ans, elle répondait sans hésitation à la question : « Que voulez-vous être plus tard ? – « *Un écrivain célèbre !* » Mais elle savait que sa carrière dépendrait entièrement de son intelligence et de ses études. Elle se priva de sommeil pour lire, étudia à table et s'imposa l'héroïsme comme remède à la médiocrité de sa vie.

En 1926, passée à la Sorbonne, elle obtint avec la mention « très bien » un certificat de littérature, puis un autre de mathématiques générales, enfin un dernier, de latin, commença un roman, rompit avec les idées conservatrices de sa famille. Surtout, ayant une prédilection pour la philosophie, elle décida d'approfondir cette matière. En préparant l'agrégation à l'École Normale supérieure, elle rencontra de nombreux intellectuels qui avaient tous quelques années de plus qu'elle, Aron, Nizan, Merleau-Ponty, et, surtout, Jean-Paul Sartre qu'elle considérait un génie et dont elle subit l'ascendant. L'appelant « *le castor* » (jeu de mots sur « *Beauvoir* » et « *beaver* », « *castor* » en anglais), il lui fit suivre un parcours initiatique. Ils se présentèrent ensemble au concours ; il fut reçu premier et elle deuxième. En fait, ils avaient eu le même nombre de points. Mais il existait en 1929 une étrange discrimination : les filles, très peu nombreuses, étaient classées en surnombre et se voyaient reléguées à un rang inférieur. Mais Simone de Beauvoir n'avait pas encore développé de conscience féministe et ne se choqua pas. Elle avait vingt et un ans et était la plus jeune agrégée de France. Sa réussite marquait pour elle la fin de l'existence étroite et dépendante qu'elle relata dans « *Mémoires d'une jeune fille rangée* ». Elle était désormais libre de vivre à sa guise et d'explorer ce monde des adultes qu'elle connaissait si peu et si mal.

Tandis que la mort de Zaza cette même année la plongea dans une grande souffrance, elle s'unit à Jean-Paul Sartre et ils allaient vivre le plus singulier roman d'amour du siècle. Avec lui, cette femme prude transgressa les conventions sociales car il lui fit accepter la liberté des corps, la transparence des relations, des amours « *contingentes* ». Elle allait rester sa compagne pendant plus de cinquante ans, leur union étant cimentée par une entente intellectuelle fondée sur un anticonformisme volontiers agressif et une commune révolte contre leur milieu d'origine.

Or elle fut nommée à Marseille, tandis que Sartre l'était au Havre. La perspective de le quitter la jeta dans l'angoisse. Il lui proposa de l'épouser afin qu'elle obtint un poste dans le même lycée. Bien que viscéralement attachée à Sartre, elle rejeta la proposition avec horreur : le mariage représentait pour elle une tradition bourgeoise et avilissante pour les femmes. Les vacances leur permirent de se rapprocher, et ce furent les premières pérégrinations en Espagne, en Bretagne.

L'année suivante, elle parvint à se rapprocher de Sartre en obtenant un poste à Rouen où elle fit la connaissance de Colette Audry, enseignante dans le même lycée. Elle devint très proche de certaines élèves, notamment Olga Kosakiewicz et Bianca Lamblin avec qui elle entretint des relations homosexuelles, se permettant donc des « *amours contingentes* ».

En 1938, Simone de Beauvoir et Sartre furent nommés tous deux à Paris. Elle se lia alors avec un des plus brillants élèves de Sartre, Jacques-Laurent Bost, dit « le petit Bost », qui était de neuf ans plus jeune qu'elle, qui était venu du Havre faire des études de philosophie à Paris. Leur relation passa de l'amitié chaleureuse à une longue liaison amoureuse.

Leur « *correspondance croisée* », publiée en 2004, dévoile une femme spontanée, fiévreuse, passionnée, bien différente de celle que la légende a figée. Alors que cette jeunesse vivait un des moments les plus pénibles de l'avant-guerre, Hitler menaçant l'Europe, la jeune prof au chemisier blanc, grande marcheuse, quittait l'hiver de la raison, des études et des jours gris pour livrer au papier son amour. Tandis qu'à Sartre, soldat qui s'ennuyait dans sa caserne d'Amiens, elle racontait ses lectures et ses randonnées en Bretagne, lui affirmait : « *Je vous aime. Vos lettres m'ont bouleversée d'amour pour vous, j'aime comme vous me parlez, j'aime la confiance que vous avez en moi et je suis touchée que vous me répétiez que vous avez voulu cette histoire autant que moi. Moi aussi je suis unie à vous d'une manière profonde et parfaite. Jamais je ne vous ai mieux et plus fort aimé.* » (28 août 1939), dans ses lettres à Bost, elle se montrait passionnée, répétant : « *Je pense à vous à en devenir folle* », se disant « *toute déchirée du désir de vous voir* », son sentiment amoureux faisant déborder son talent de conteuse sur des riens et libérant sa personnalité. Sa tendresse volubile la faisait écrire comme elle parlait : « *Nous avons becqueté.* » Et lui répondait : « *Je me suis rétamé la gueule.* » Elle cherchait à le rassurer au sujet de Hitler : « *Il me semble de moins en moins possible qu'il puisse vouloir une guerre.* » On se demande comment elle a pu se lier si fort à ce Sartre qui ne décrit que sexualité malade, mains sales, monde gris, conscience torturée, sur un ton vindicatif. Quel couple mal assorti ! Comment avait-elle pu vivre depuis huit ans avec ce bonhomme lunettes, à la voix métallique de procureur, au costume bleu froissé, obsédé par les crabes, les « *pédérastes* », les racines, la boue de l'être, la confiture heideggerienne, alors qu'elle était pleine d'allant, de feu, de saillies, de fraîcheur ? Ne confia-t-elle pas à Bost : « *Et pour finir sur ce point, quoique ça me gêne un peu, il faut que je précise ; avec Sartre aussi j'ai des rapports physiques, mais très peu, et c'est surtout dans la tendresse et je ne sais trop comment dire, je ne m'y sens pas engagée parce qu'il n'y est pas engagé lui-même ; ça, je le lui ai expliqué souvent. C'est pourquoi je peux dire qu'avec vous seul j'ai et j'ai jamais eu une vie sensuelle et j'ai besoin que vous la preniez au sérieux et que vous sachiez que je la prends au sérieux moi aussi de toute mon âme.* » Elle ne cacha pas à Sartre cette nouvelle relation. Mais Bost avait engagé des liens avec Olga Kosackiewicz, qui devint entre-temps la maîtresse de Sartre (qui lui a dédié « *Le mur* »), et les amours de Beauvoir et de Bost restèrent donc clandestins. Lorsqu'ils se séparèrent, ils ne cessèrent pas de s'écrire. Enfin, Bost épousa Olga. Ce groupe d'amis surnommé « la petite famille » allait, malgré de petites brouilles et de graves conflits, rester indéfectible jusqu'à la mort de chacun d'entre eux.

Elle préparait un roman inspiré de ces relations, tandis que des menaces de guerre se précisaient. 1939 amorça une nouvelle période où allait prédominer l'engagement historique et littéraire. Sartre, fait prisonnier, s'évada au printemps 1941, créa le mouvement « *Socialisme et Liberté* ».

En 1943, Simone de Beauvoir fut renvoyée de l'Éducation nationale pour détournement de mineure (elle avait été dénoncée par la mère d'une de ces élèves-amantes, Nathalie Sorokine). Elle travailla pour la radio où elle organisa des émissions consacrées à la musique à travers les époques. Peu avant de mourir, son père, Georges de Beauvoir, confia à un de ses amis en parlant de sa fille : « Elle fait la noce à Paris », marquant ainsi son dégoût pour la vie de Simone.

Elle publia :

“L'invitée”
(1943)

Roman de 410 pages

Pierre Labrousse, un jeune acteur et metteur en scène, a une liaison avec sa collaboratrice, Françoise Miquel, l'héroïne, qui a trente ans, est une intellectuelle, une écrivaine. Ils sont unis depuis longtemps par la passion du théâtre et par un amour qui méprise la possessivité. Ainsi, elle s'est laissée tenter par le charme du jeune comédien Gerbert pour lequel elle ressent une tendresse à la fois maternelle et incestueuse. Jadis enseignante, elle a conservé des relations amicales avec une de ses anciennes élèves, Xavière Pagès, qui est de dix ans plus jeune, appartient à la bourgeoisie de Rouen, habite chez un oncle-tuteur et se refuse à cette vie étouffante. Passionnée, veule, c'est une jeune fille au caractère entier, impérieux, possessif et très critique, libérée du conformisme bourgeois et de toute dépendance à l'égard de quoi que ce soit, qui vit selon ses instincts, dans l'immédiateté de l'instant, qui piétine, sans même s'en apercevoir, toute règle de vie en commun ou même de savoir-vivre. Elle voue une amitié farouche et exclusive à Françoise qui l'admire, mais, en même temps, ne peut la supporter, la voyant comme une «*conscience*» opprimante qui tyrannise sa propre conscience, subissant l'existence de l'Autre «*comme un irréductible scandale*». Pierre, intéressé par cette enfant, propose de la faire venir à Paris, de l'installer dans le même hôtel qu'eux et de l'aider à démarrer dans l'existence. Ils constituent donc un trio où une parfaite entente devrait régner, tel étant du moins le pacte qu'ils ont conclu. Mais, rapidement, Xavière se bute et se ferme, jalouse à la fois de Françoise qu'elle découvre bien plus dépendante de Pierre qu'elle ne l'avait cru ; et de Pierre qui, à son gré, ne lui prête pas assez d'attention. Cependant celui-ci, à demi flatté de l'admiration que lui porte la jeune fille, l'entoure de prévenances, essayant même de faire d'elle une comédienne. Sans se l'avouer, Françoise devient peu à peu jalouse de Xavière à travers les yeux de laquelle elle est obligée de voir Pierre, comme elle la voit à travers les yeux de Pierre. Une maladie éloigne momentanément Françoise des deux autres : seule sur son lit d'hôpital, doublement jalouse de Xavière et de Pierre, elle scrute leurs visages et leurs propos à l'heure de la visite. Quand elle est guérie, la vie reprend pour le trio, apparemment égale et satisfaisante. Mais les tensions intérieures grandissent, les jalousies mutuelles s'exaspèrent, d'autant plus déchirantes qu'elles sont plus imprécises et s'exercent dans tous les sens. Un soir, dans une boîte de nuit espagnole, une atmosphère lourde règne entre eux : Pierre boude parce que Xavière a dansé la veille avec Gerbert. Xavière est furieuse de sentir un instant de complicité entre Pierre et Françoise qui, d'ailleurs, se retrouvent côte à côte lorsqu'elle se donne à Gerbert. Mais la jeune fille n'a agi que pour se tromper elle-même : dégoûtée par son geste, elle est au bord du suicide. Mais nous sommes à l'été 1939 : la guerre éclate et Pierre est mobilisé. Les deux femmes restent seules à Paris. Xavière découvre la tendresse que Françoise porte à Gerbert, qu'elle prend comme une nouvelle trahison. À la suite d'une scène particulièrement violente qu'elle fait à Françoise, cette dernière, dans un sursaut, la tue en ouvrant le gaz, et trouve encore la force de maquiller son crime en suicide.

Commentaire

Simone de Beauvoir a elle-même commenté ce roman consacré à une recherche d'une morale authentique dans "*La force de l'âge*" (pages 346-353, 570-573). Elle avait rompu avec tous les sempiternels procédés d'analyse psychologique que le sujet semblait commander et reprenait, d'une manière très heureuse, les techniques du roman américain, en particulier la technique des dialogues de Hemingway. Elle renouvelait le thème éternel de la jalousie, posait sous une forme dramatique le problème de la relation à autrui. À travers les figures opposées de Françoise et de Xavière, elle mettait en scène, dans leur comportement journalier et aux prises avec les plus graves problèmes, des femmes qu'on n'avait pas encore rencontrées, dessinait une nouvelle image de la femme, empreinte de lucidité, d'énergie et d'âpreté. Xavière, qui fut inspirée par Olga, peut d'ailleurs passer pour une héroïne existentialiste. Mais il arrive à Françoise, par fatigue ou par prudence, de renier le monde vivant et de glisser dans l'indifférence de la mort, contre un présent inacceptable. Elle ne s'embarrassa ni de morale ni de ce conformisme que les romanciers (masculins et féminins)

déployaient généralement dans la peinture de leurs héroïnes. Aussi n'est-ce pas un roman à thèse car la fin demeure ouverte.

Ce premier livre a immédiatement donné la notoriété à Simone de Beauvoir, et demeure l'un des chefs-d'oeuvre du roman psychologique.

Simone de Beauvoir s'attela immédiatement à un autre livre : *«Chaque livre me jeta désormais vers un livre nouveau parce que le monde s'était dévoilé à moi comme débordant tout ce que j'en pouvais éprouver, connaître et dire.»*

“Pyrrhus et Cinéas”

(1944)

Essai

Ce fut une réponse au problème de l'absurde. Pyrrhus rêvant à voix haute ses projets de conquête devant son conseiller Cinéas et déclarant qu'il se reposerait après leur réalisation s'entend répondre : *«Pourquoi ne pas vous reposer tout de suite?»* Mais Pyrrhus a raison : la sagesse n'est à tout prendre qu'un camouflage de la médiocrité. C'est à l'homme de décider de son rapport au monde qui n'est jamais donné. Ni rétracté dans l'instant, ni perdu dans l'infini, ni aliéné à la divinité ou à l'humanité abstraite ni fasciné par la mort, *«l'homme a à être son être ; à chaque instant il cherche à se faire être, et c'est cela le projet.»* Il n'est aucun moyen pour lui de s'évader de ce monde, mais qu'il accepte de se dépasser sans relâche et d'établir avec autrui par la communication et l'action un rapport dénué de mensonge et la vérité de ce monde fini lui échoira. *«Ce qu'il faut, c'est échapper à cette menace d'engloutissement dans le néant qu'est l'indifférence. Ce qu'il faut, c'est perpétuellement remonter à la surface de la vie, comme dit Perron dans “Les mandarins”, se maintenir au-dessus de l'abîme, et surtout rendre son importance à chaque individu un à un.»*

“Les bouches inutiles”

(1944)

Drame en deux actes et huit tableaux

Un messager, Jean-Pierre Gauthier, qui a traversé les lignes bourguignonnes, vient apporter à la ville assiégée de Vauxcelles la promesse que les armées du roi de France viendront à son secours au printemps. L'échevin, Louis d'Avesnes, sait que l'état des vivres ne permettra pas à la population de subsister jusque-là et presse Gauthier de devenir préfet aux vivres. Il refuse de porter la responsabilité des drames qui naîtront de la famine. Le conseil décide alors d'éloigner les bouches inutiles dans les fossés extérieurs où elles ne peuvent attendre que la mort. Plutôt que de se faire le complice de cette mesure - ce à quoi équivaldrait sa « noble attitude » - Gauthier se résout alors à participer au pouvoir qu'il avait d'abord refusé et tente de rationaliser son choix : il fait préparer une sortie désespérée de la population de Vauxcelles qui ne peut alors que vaincre ou mourir, mais sous le bénéfice d'un acte. La pièce s'achève sur l'ouverture des portes de la ville.

Commentaire

Pour Pierre de Boisdeffre, c'est une « pièce à thèse, schématique et quelque peu moralisante, mais remarquable de rigueur et de sobriété. » L'appréciation de Simone de Beauvoir fut plus sévère : *« L'erreur a été de poser un problème politique en termes de morale abstraite. L'idéalisme qui imprègne “Les bouches inutiles” me gêne, et je déplore mon didactisme. »* Cette expérience théâtrale fut sans lendemain.

“Le sang des autres”
(1945)

Roman de 300 pages

Jean Blomart est le fils d'un patron imprimeur parisien. Mais il rompt avec ce milieu bourgeois et entreprend de gagner sa vie comme typographe. Il participe à toutes les luttes ouvrières de 1934 à 1939 et s'inscrit au parti communiste. Mais il en sort au bout de deux ans car il est très angoissé par la nécessité où l'on est, selon lui, d'engager la liberté, voire la vie, des autres quand on donne la primauté à l'action politique. Il se tourne donc vers les luttes syndicales et pacifistes qui lui semblent beaucoup mieux exprimer la volonté et la liberté collectives. Son pacifisme n'est pas ébranlé par les annexions de Hitler et, dans l'imprimerie où il travaille, il défend les accords de Munich contre deux camarades communistes. Mais, dans la Résistance, il comprend qu'il est parfois nécessaire de risquer « *le sang des autres* ». Dirigeant un commando, il doit décider avant l'aube s'il doit continuer ses sabotages au risque de voir s'abattre des représailles sur la population. Il se rend compte en voyant défiler les images clefs de sa vie que, pris un à un, chacun des choix qu'il lui a fallu effectuer a fait souffrir son entourage : sa mère quand, rompant avec sa classe, il a adhéré au P.C. ; son ami, Jacques, qu'il a entraîné dans une manifestation où il a trouvé la mort ; sa fiancée, Hélène, qu'il a laissée partir pour une mission dangereuse d'où elle revient mortellement blessée. Veillant sur ses derniers instants, il mesure alors que tout être est responsable de son prochain comme de soi-même, inextricablement engagé dans le monde et lié aux autres quoi qu'il fasse : « *Naguère, il rêvait lui aussi de garantir ses actes par de belles raisons sonnantes ; mais ça aurait été trop facile ; il devait agir sans garantie. Compter les vies humaines, comparer le poids d'une larme au poids d'une goutte de sang, c'était une entreprise impossible ; mais il n'avait plus à compter, et toute monnaie était bonne, même celle-ci : le sang des autres. On ne paierait jamais trop cher...* »

Commentaire

Extérieurement, il s'agit d'un roman sur la Résistance : on partage les dilemmes moraux et politiques d'un chef de la Résistance proche du parti communiste, et le roman traduisait l'élargissement de la conscience historique de Simone de Beauvoir du fait de la guerre. Mais, tout comme “*L'invitée*”, le roman vise à bien autre chose qu'à dresser un simple constat d'une société qui s'écroule et se reconstruit. Et l'autrice s'est efforcée d'innover, en particulier avec ce long tunnel qui ouvre le récit.

L'héroïne, Hélène, prenant la relève de Françoise de “*L'invitée*” et celle de l'autrice elle-même, assume le paradoxe d'une existence vécue par elle comme sa liberté et saisie comme objet par ceux qui l'approchent. Elle essaie de prendre pour alibi l'infini de l'avenir, l'autrice confrontant le relatif et l'absolu à travers l'Histoire.

Mais c'est surtout une longue méditation sur la responsabilité qui naît non seulement de l'action et de ses conséquences, mais du simple fait d'exister. Jean Blomart s'aperçoit que ses refus l'engagent autant que des actes et il assume ses responsabilités.

Dans “*La force des choses*”, Simone de Beauvoir jugea le roman ainsi : « *À le relire aujourd'hui, ce qui me frappe, c'est combien mes héros manquent d'épaisseur ; ils se définissent par des attitudes morales dont je n'ai pas cherché à saisir les racines vivantes.* »

“Tous les hommes sont mortels”

(1946)

Roman de 520 pages

Au Moyen Âge, à Carmona, le petit podestat Fosca, dévoré d'ambition, souffrant de n'avoir qu'un rayon d'action limité sur l'Italie, a bu un élixir d'immortalité que le hasard d'une rencontre a mis à sa portée. Profitant de ce pouvoir, il a voulu accroître la puissance de sa ville, mais en vain : il n'a réussi qu'à favoriser les entreprises du roi de France. Il s'enfuit en Autriche et devient l'éminence grise de Charles Quint, voulant alors infléchir le destin même de l'humanité, en vain encore. Aussi opte-t-il pour l'aventure de la découverte de l'Amérique du Nord, puis, au XVIIIe siècle, pour celle de la recherche scientifique. Il participe encore, mais avec détachement, à une révolution du XIXe siècle. Enfin, à notre époque, il essaie de convaincre Régine, une autre des femmes qui se sont attachées à lui, du malheur de sa condition qui le met à l'écart de l'humanité.

Pour une analyse, voir "BEAUVOIR - "Tous les hommes sont mortels"

Après la guerre, Sartre et Simone de Beauvoir, dont les vies et les pensées étaient toujours liées, participèrent à des combats politiques.

"Pour une morale de l'ambiguïté"

(1947)

Essai

Cet essai prolonge sur le plan dialectique les recherches ouvertes par *"L'être et le néant"* et *"Pyrrhus et Cinéas"*. C'est d'abord une défense de l'existentialisme contre les principales accusations portées contre lui, notamment, celle selon laquelle il abandonnerait l'être humain au désespoir. « Dostoïevsky affirmait : "Si Dieu n'existe pas, tout est permis." Les croyants d'aujourd'hui reprennent à leur compte cette formule. Rétablir l'homme au cœur de son destin, c'est répudier, prétendent-ils, toute morale. Cependant, bien loin que l'absence de Dieu autorise toute licence, c'est au contraire parce que l'homme est délaissé sur la terre, que ses actes sont des engagements définitifs, absolus ; il porte la responsabilité d'un monde qui n'est pas l'œuvre d'une puissance étrangère, mais de lui-même et où s'inscrivent ses défaites comme ses victoires. Un Dieu peut pardonner, effacer, compenser ; mais si Dieu n'existe pas, les fautes de l'homme sont inexpiables. » Puis Simone de Beauvoir démasque une à une les attitudes inauthentiques (l'infantilisme réel ou subi, l'esprit de sérieux, la passion, l'esthétisme) où s'accomplit le refus de se reconnaître libre, indique la relation quotidienne qui unit le projet abstrait de liberté à la tâche concrète, permanente et totale de libération de tous (« *se vouloir libre, c'est aussi vouloir les autres libres.* ») et, soulignant les antinomies qui apparaissent dès lors dans l'action qui en découle nécessairement, conclut à la valeur pratique de l'existentialisme, morale qui relève peut-être de l'individualisme mais qui « *n'est pas un solipsisme, puisque l'individu ne se définit que par sa relation au monde et aux autres individus : il n'existe qu'en se transcendant et sa liberté ne peut s'accomplir qu'à travers la liberté d'autrui.* »

Commentaire

Simone de Beauvoir écrivait : « *S'il advenait que chaque homme fasse ce qu'il se doit, en chacun l'existence serait sauvée sans qu'il y ait lieu de rêver d'un paradis où tous seraient réconciliés dans la mort.* » Ce qui allait trouver un écho dans la préoccupation de Tarron dans *"La peste"* de Camus : « Peut-on être un saint sans Dieu, demande-t-il à son ami, c'est le seul problème concret que je connaisse aujourd'hui. »

Près de vingt ans plus tard, Simone de Beauvoir estima que les points faibles l'emportent de beaucoup sur les points forts de l'ouvrage : « *De tous mes livres, c'est celui qui aujourd'hui m'irrite le plus.* »

En 1947, Simone de Beauvoir fit un séjour de cinq mois aux États-Unis au cours duquel elle rencontra Nelson Algren, écrivain de Chicago, dont elle tomba amoureuse. Leur liaison, qui allait durer quelques années, fut intense mais épisodique car elle n'abandonna pas Sartre avec qui elle formait un couple platonique. Mais elle écrivit à « *mon Nelson* », « *mon bien-aimé à moi* », « *mon chéri* », « *mon mari à moi* », « *mon mari bien-aimé* » trois cent quatre lettres ("*Lettres à Nelson Algren*"), qui racontent une possession amoureuse digne d'une héroïne de Racine, qui sont spontanées, hardies, fiévreuses, passionnées, sublimes de liberté, de folle volupté d'aimer. La gaieté, le frisson, le vertige sensuel, charnel, donnaient des ailes à l'épistolière. Sartre n'a jamais reçu le quart d'une lettre de ce ton et de cette encre. Leur « couple existentialiste » modèle s'ingéniait à donner de leur relation une version officielle à la limite du trucage médiatique. Avant la révélation de cette liaison, de cette dévorante et superbe passion cachée de Simone de Beauvoir, on a pu croire dur comme fer à ce contrat d'assurance affectif signé entre eux pour se délivrer des chaînes du couple bourgeois. Ils semblaient avoir réussi la transmutation du plomb conjugal en or du compagnonnage libre. En gommant l'épisode amoureux le plus ardent de sa vie, elle a donc spectaculairement désinformé ses lecteurs. On peut s'interroger à l'infini sur cette « mauvaise foi », cette mise en scène destinée à garder intact le monument Sartre-Beauvoir qui, sur le dessus de cheminée littéraire, faisait le pendant au couple communiste Aragon-Elsa.

‘L'Amérique au jour le jour’
(1948)

Carnet de voyage

Simone de Beauvoir raconte des promenades dans New York de la Bowery à Greenwich Village, dans les bas-fonds de Chicago, dans la prolifération monstrueuse de Los Angeles, au théâtre chinois de San Francisco pareil à celui que traverse « *la dame de Shanghai* », au musée hopi de Santa Fé, au “Carré français” de La Nouvelle-Orléans brillant de tous ses feux nocturnes, dans les jardins de Charleston ; rapporte des propos ahurissants d'Elsa Maxwell ; découvre le racisme des Américains.

Commentaire

On y trouve toujours la fraîcheur immédiate des impressions, leur profusion contradictoire et, à travers elle, un profil de l'Amérique. Il n'y eut guère que “*Mobile*”, de Michel Butor, pour donner au même point mais par des procédés moins classiques le goût des États-Unis, rendre leur attrait fascinant. Ce carnet de voyage reconstitué après coup se présenta lui-même comme un témoignage subjectif et partiel sur la réalité américaine ; ainsi les chefs d'industrie n'ont pas été interrogés, tandis que le point de vue des éléments non intégrés (Noirs, artistes, etc.) a été privilégié car il est tout aussi digne d'attention. Il jette au passage une vive lumière sur certains problèmes à vif en permanence : la situation faite aux intellectuels, le rôle de la femme, la condition des Noirs, le manichéisme politique, etc. À ce titre, il a suscité aux États-Unis des réactions violentes : “*A French Lady in the dark continent*”, par William Philippa, dans “*Partisan Review*” (1953), ou encore “*Mlle Gulliver découvre l'Amérique*” par Mary Mc Carthy, dans “*Arts*” (1er octobre 1964).

“L'existentialisme et la sagesse des nations”
(1948)

Recueil d'essais

I. “*L'existentialisme et la sagesse des nations*”, qui donne son titre au volume tout entier, est une réfutation de ces lieux communs véhiculés d'âge en âge où, à travers le mépris et la prudence, se propose, en guise de sagesse, l'aménagement confortable de la médiocrité, celle du monde comme la sienne propre. Par opposition, « *on voit que si l'existentialisme inquiète, ce n'est pas parce qu'il désespère de l'homme, mais parce qu'il réclame de lui une tension constante.* »

II. “*Idéalisme moral et réalisme politique*” s'efforce de réduire la dualité d'origine sacrée qui oppose morale et politique car il ne s'agit que d'un seul et même mouvement : « *L'homme est un, le monde qu'il habite est un, et dans l'action qu'il déploie à travers le monde il s'engage dans sa totalité [...]* Réconcilier morale et politique, c'est donc réconcilier l'homme avec lui-même, c'est affirmer qu'à chaque instant il peut s'assumer totalement. Mais cela exige qu'il renonce à la sécurité qu'il espérait atteindre en s'enfermant dans la pure subjectivité de la morale traditionnelle ou dans l'objectivité de la politique réaliste. » Ces propos laissent entrevoir quels déchirements allaient susciter les drames de l'affaire de Hongrie.

III. “*Littérature et métaphysique*” plaide en faveur du roman métaphysique, synthèse de l'expérience philosophique et littéraire traditionnellement disjointes. C'est dire qu'une fois de plus la pensée existentialiste ne recula devant aucune des difficultés qui se dressaient devant « *son effort pour concilier l'objectif et le subjectif, l'absolu et le relatif, l'intemporel et l'historique.* »

IV. “*Œil pour œil*”, inspiré par les procès de l'épuration, témoigne du malaise des intellectuels devant la peine de mort. Rejetée en matière de droit commun (« *Un assassinat pouvait nous inspirer de l'horreur, mais non du ressentiment : nous n'aurions pas osé demander à des hommes que leur misère, leur naissance rejettent hors de la communauté humaine, de respecter nos vies ; conscients de nos privilèges, nous nous interdisions de les juger. Et nous ne nous voulions pas solidaires de tribunaux qui s'entêtaient à défendre un ordre que nous désapprouvions.*»), elle ne trouve sa justification aux yeux de Simone de Beauvoir et de Sartre que sur le terrain politique. Mais c'est au terme d'une longue revue de détail des arguments plaidant en faveur de ce principe qu'ils ont eux-mêmes dégagé qu'elle se résout à écrire : « *Nous savons assez à présent qu'il faut renoncer à regarder la vengeance comme la reconquête sereine d'un ordre raisonnable et juste. Et cependant nous devons encore vouloir le châtement des authentiques criminels. Car châtier c'est reconnaître l'homme comme libre dans le mal comme dans le bien, c'est distinguer le mal du bien dans l'usage que l'homme fait de sa liberté, c'est vouloir le bien.* »

Commentaire

C'était la réunion de quatre longs articles parus dans “*Les temps modernes*” entre 1945 et 1947. Ce qui frappe dans tous ces textes, c'est un effort assez abstrait pour emporter la conviction. Mesurant vingt ans plus tard l'inanité de sa bonne volonté et le poids de son passé d'humanisme bourgeois, Simone de Beauvoir a condamné sans détours « *l'idéalisme qui entache ces essais.* »

Bien qu'elle ait conquis la notoriété par ses livres, on surnommait Simone de Beauvoir « Notre Dame de Sartre » et on la considérait d'abord comme la compagne du « pape de l'existentialisme ». « *Il n'était jamais venu à personne l'idée de considérer Sartre comme le compagnon de Simone de Beauvoir !* » fera-t-elle remarquer plus tard. Aussi la condition féminine lui importait-elle, et elle publia :

“Le deuxième sexe”
(1949)

Essai

En épigraphe, on trouve l'affirmation bien connue de Pythagore : « Il y a un principe bon qui a créé l'ordre, la lumière et l'homme ; et un principe mauvais qui a créé le chaos, les ténèbres et la femme » et cette remarque de Poulain de la Barre : « Tout ce qui a été écrit par les hommes sur les femmes doit être suspect car ils sont à la fois juge et partie ». Cette fois, c'était une femme qui allait écrire un essai, qu'elle voulut exhaustif, sur les femmes, prétendant répondre à la question « Qu'est-ce qu'une femme? »

Dès les premières lignes de son introduction, Simone de Beauvoir dénonce « *les volumineuses sottises débitées pendant le dernier siècle* » et annonce son projet : faire toute la lumière sur celles qui constituent, selon la formule de Freud, « *le continent noir* », définir la condition de la femme à son époque. Avec cette franchise désarmante et ce courage de tout dire qui la caractérisent, elle s'étonne de « *découvrir à près de quarante ans un aspect du monde qui crève les yeux mais que personne ne voit [...] Un homme n'aurait pas l'idée d'écrire un livre sur la situation singulière qu'occupent dans l'humanité les mâles. Qu'il soit homme, cela va de soi. Il est entendu que le fait d'être un homme n'est pas une singularité. Un homme est dans son droit en étant homme, c'est la femme qui est dans son tort.* »

Elle pose l'idée fondamentale qui va sous-tendre toute l'oeuvre : « *Une femme se différencie par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport à elle. Elle est l'inessentiel par rapport à l'essentiel. Il est le sujet, il est l'Absolu ; elle est l'Autre.* » (elle avait d'ailleurs songé à appeler “Le deuxième sexe”, “L'autre”), la vassale, l'inférieure, l'esclave, la chose, la parasite : elle est « *de toutes les femelles mammifères celle qui est le plus profondément aliénée à l'espèce et qui refuse le plus violemment cette attention [...] C'est la femelle humaine qui se distingue le plus profondément de son mâle.* » Le rapport entre les hommes et les femmes peut être assimilé à ceux entre les capitalistes et les ouvriers, entre les colons et les indigènes, entre les Blancs et les Noirs : la femme est l'autre qui doit accepter une infériorité dont la seule compensation est l'irresponsabilité.

Le premier tome, “*Les faits et les mythes*”, tente d'opérer un vaste relevé de la condition féminine d'après les données biologiques et les renseignements que fournit l'Histoire à travers les religions, les mythes, les littératures.

Dans le chapitre des « *données de la biologie* », Simone de Beauvoir résumait « *les inconvénients qu'il y avait pour un esprit à habiter un corps femelle* ». La puberté et les premières règles sont décrites d'une manière dramatique, comme un phénomène suscitant la honte et le dégoût : alors que les garçons accèdent avec joie à la dignité de mâles, la souillure menstruelle précipite les filles dans une « *catégorie inférieure* ». Mais « *la biologie ne constitue pas un destin et seul le contexte social confère au pénis sa valeur privilégiée et fait de la menstruation une malédiction. Dans une société sexuellement égalitaire, l'adolescente n'envisagerait la menstruation que comme sa manière singulière d'accéder à sa vie d'adulte.* »

Si la femme a été depuis longtemps « l'objet » pour l'homme, c'est que celui-ci lui a demandé de répondre à divers mythes masculins et que, à toutes les étapes de son histoire individuelle, on lui a répété qu'elle était « faite pour » certaines tâches proprement féminines. Dans cette mystification, l'homme trouve souvent en la femme une complice volontaire.

Simone de Beauvoir dénonce le mythe de la féminité qui, en parant la femme d'un charme qui n'est qu'un mirage de l'imagination, tente de lui faire accepter dépendance et passivité en face de l'homme. Elle montre que les limitations de la femme ne sont pas naturelles, mais résultent du droit et des mœurs. Le complexe de castration, par exemple, n'est frustrant qu'à travers la valorisation de la virilité, de l'activité et de l'indépendance chez le garçon, alors que la fille doit surtout plaire, tout en restant pudique et réservée. Dans l'érotisme, l'homme ne voit souvent que l'exaltation de sa virilité, sans égard pour l'individualité de la femme, pour sa jouissance. Il n'y a pas, entre les sexes, de relation de réciprocité, le terme « homme » désignant à la fois la masculinité et l'humanité dans son

sens générique, la femme n'en faisant partie que secondairement et grâce au bon vouloir de l'homme. Si elle tente de dépasser sa condition par l'indépendance dans la profession ou la vie amoureuse, l'homme, menacé dans sa suprématie, s'efforce de compliquer cette accession à l'égalité. La femme doit alors se réfugier dans une passivité frustrante ou dans une agressivité qui sont toutes deux inauthentiques, car ce sont des nécessités sociales, non des aspirations vécues.

Simone de Beauvoir retraça l'histoire de la condition féminine et l'aspect qu'elle prit chez divers écrivains (Breton, Claudel, Lawrence, etc.) pour montrer les rôles contradictoires et complémentaires que la femme assume : épouse ou mère, dans le divertissement érotique ou la soumission, la réserve ou le libertinage, la vertu ou la prostitution, la femme est toujours définie par rapport à l'homme, non par rapport à elle-même.

Le deuxième tome, *“L'expérience vécue”*, entrepris pour compléter le premier afin de mettre au jour ce que recouvre le fatras des représentations collectives, expose la réalité crue de l'existence des femmes de la première enfance à la vieillesse, qui les « *empêche encore aujourd'hui d'attaquer le monde à sa racine* », en passant par le mariage (considéré comme une institution bourgeoise aussi répugnante que la prostitution lorsque la femme est sous la domination de son mari et ne peut en échapper), la maternité, la maturité. Le chapitre intitulé *“La mère”* s'ouvre sur une brève analyse de la contraception, suivie d'une quinzaine de pages sur l'avortement, donnant en somme la priorité au refus de maternité. Est négatif aussi le jugement sur la ménopause, où « *la femme est brusquement dépouillée de sa féminité et perd, encore jeune, l'attrait érotique et la fécondité d'où elle tirait aux yeux de la société et à ses propres yeux la justification de son existence et ses chances de bonheur* ».

Rien ne devrait empêcher la femme d'accéder, comme tout « sujet », à une libre transcendance qui s'exprimerait par une activité constructive. C'est par le travail et le métier que la femme peut conquérir sa dignité d'être humain. L'évolution économique et sociale fait que la femme commence à conquérir l'indépendance sur le plan professionnel comme sur le plan amoureux. Si la femme indépendante est parfois forcée de s'affirmer sur le mode inauthentique du défi, c'est que l'évolution psychologique est en retard sur ce début d'émancipation. Seule l'égalité complète des sexes entraînera la liberté intérieure de la femme. Les deux sexes doivent abandonner le mirage de la féminité pour la réalité de la fraternité.

Simone de Beauvoir dressait donc un vaste tableau de la condition féminine. Mais, dans la perspective de l'existentialisme, elle affirmait qu'indépendamment de la sexualité et de la situation sociale privilégiée des hommes, ceux-ci et les femmes ont une « *structure ontologique commune* ». Elle récusait radicalement toute idée d'une « *essence* » ou d'une « *nature* » féminine. Pour elle, le sexe n'est pas tant une donnée génétique, imposant une différence des rôles, qu'une donnée sociale façonnée par notre culture. Il n'existe pas une nature des femmes qui permettrait de légitimer la domination qu'elles subissent, mais la féminité est un produit social, théorie qu'elle résuma dans la formule : « *On ne naît pas femme ; on le devient* ». Elle récrivait l'histoire des femmes en remettant en question les stéréotypes et le cortège d'affirmations péremptoires proférées depuis des millénaires par les plus grands penseurs. Elle voulait mettre à bas les murailles des préjugés et des tabous qui emprisonnaient les femmes dans une destinée figée, et explorer les chemins les plus secrets de leur liberté.

Elle tentait aussi de définir une relation idéale entre l'homme et la femme. L'amour authentique serait fondé sur la reconnaissance réciproque de deux libertés. « *Le jour où il sera possible à la femme d'aimer dans sa force et non dans sa faiblesse, non pour se fuir mais pour se trouver, non pour se démettre mais pour s'affirmer, alors l'amour deviendra pour elle comme pour l'homme, source de vie et non mortel danger.* »

Commentaire

“Le deuxième sexe” est le plus célèbre des livres de Simone de Beauvoir, vendu à plus d'un million d'exemplaires, le plus controversé aussi depuis sa parution et, bien entendu, le moins compris, en

raison même de son éclat, tant de la part des hommes qui l'abordent souvent en ricanant que des femmes qui le reposent sûres d'être enfin armées. Mais elle n'avait pas conclu par un appel à la lutte, ne parla pas de féminisme.

Cependant, cet essai tint une place essentielle dans la longue protestation des femmes contre la domination masculine qui leur a été longtemps imposée dans le monde occidental et l'est encore souvent ailleurs, au nom de principes religieux et juridiques qui exploitent les différences biologiques entre les mâles et les femmes.

Pourtant, dans l'Europe du Moyen Âge, la femme celte jouissait d'une grande liberté que le droit romain vint réduire. Des voix de femmes (Christine de Pisan au XVe siècle, Marie de Gournay au XVIe dans son "*Grief des dames*" [1626]) et d'hommes s'élevèrent déjà alors contre cette injustice. Mais il fallait des conditions historiques favorables pour qu'apparaisse le féminisme, doctrine qui préconise l'extension des droits, du rôle de la femme dans la société.

La philosophie des Lumières promut la démocratie qui fut définie par les Déclarations des Droits de l'Homme. Mais la conséquence logique devait en être la revendication féministe : si tous les êtres humains sont égaux, les femmes sont égales aux mâles. Pendant la Révolution, des femmes formèrent des clubs politiques qui réclamaient que l'idéal de «Liberté, Égalité, Fraternité» s'applique aussi à elles. Olympe de Gouges fut la courageuse autrice d'une "*Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*" où elle osa clamer que, si «la femme a le droit de monter à l'échafaud, elle doit avoir également celui de monter à la tribune» ; mal lui en prit : elle fut guillotinée en 1793.

Des Américaines incitèrent Washington et Jefferson à inclure l'émancipation féminine dans la Constitution, mais ne furent pas écoutées, comme ne le furent pas les Françaises dont les aspirations furent étouffées par le Code Napoléon. Aussi est-ce plutôt l'Anglaise Mary Wollstonecraft qui, avec "*A vindication of the rights of woman*" (1792), fut la vraie fondatrice du féminisme.

Il réapparut, à partir de 1830, chez les socialistes utopiques comme Saint-Simon et Fourier. Pendant la brève révolution de 1848, on vit s'ouvrir à Paris un club de femmes et un quotidien féministe, mais les femmes furent exclues du suffrage «universel» alors instauré. Pour le marxisme, la priorité devait être donnée à la lutte des classes sur l'affranchissement des femmes. La même année, aux États-Unis, un congrès de femmes vota une déclaration d'indépendance des femmes, exigeant une pleine égalité juridique et politique, une éducation complète, une totale liberté professionnelle, toutes choses qui leur furent peu à peu accordées.

L'émancipation de la femme fut favorisée par la révolution industrielle, l'accession à l'instruction, l'affaiblissement de la religion, les deux guerres mondiales. Celle de 1914-1918 ouvrit les bureaux et les usines aux femmes qui y remplacèrent les hommes, mais elles réclamèrent la libre disposition de leur salaire et n'apprécièrent pas de se voir renvoyées, la paix venue, au destin qu'Hitler définissait par les trois K : «Küche, Kinder, Kirche» («cuisine, enfants, église»). La salarisation des femmes a encore augmenté au cours et après la Deuxième Guerre mondiale. L'ONU, fondée en 1946, affirma aussitôt sa volonté de lutter pour l'égalité des femmes et des hommes dans le monde entier.

Il fallait aux femmes une représentativité politique. Cependant, le droit de vote qu'elles obtinrent en 1893 en Nouvelle-Zélande, en 1902 en Australie, en 1906 en Finlande, en 1913 en Norvège, en 1917 en U.R.S.S. et au Canada (sauf au Québec où il fut retardé jusqu'en 1940), en 1918 en Lettonie, en 1920 aux États-Unis, même aux Philippines, au Japon et dans plusieurs pays d'Amérique latine, ne fut arraché par les «suffragettes» en Grande-Bretagne qu'en 1928, en France qu'en 1946, en Suisse qu'en 1971.

C'est alors que parut "*Le deuxième sexe*" dont le rôle a donc été essentiel. Simone de Beauvoir fut la première à rassembler des revendications éparses, des mouvements d'idées qui avaient été vite étouffés, des combats, des rêves aussi, pour leur donner une voix unique en même temps qu'une justification historique et scientifique, à les exprimer dans ce style net et cru qu'elle estimait dû à ce sujet après tant d'ouvrages timides ou approximatifs.

Contrairement à ce qu'on pourrait supposer, ce n'est pas d'une revendication militante qu'est né ce livre, moins encore d'un quelconque désir de revanche. Simone de Beauvoir avait brillamment réussi sa vie jusqu'ici, elle n'avait aucun compte à régler et, en cette période trouble de l'après-guerre, bien

des questions paraissaient plus importantes que le féminisme. Sur les raisons qui la décidèrent à aborder ce sujet, elle s'est d'ailleurs expliquée très franchement, à son habitude, dans le deuxième volume de son autobiographie, *'La force de l'âge'*.

« Une première question se posait : qu'est-ce que ça avait signifié pour moi d'être une femme? J'ai d'abord cru pouvoir m'en débarrasser vite. Je n'avais jamais eu de sentiment d'infériorité. Ma féminité ne m'avait gênée en rien. Personne ne m'avait jamais dit : « Vous pensez comme ça parce que vous êtes une femme. »

- Pour moi, dis-je à Sartre, ça n'a pour ainsi dire pas compté.

-Tout de même, vous n'avez pas été élevée de la même façon qu'un garçon. Il faudrait y regarder de plus près.

Je regardai et j'eus une révélation : ce monde était un monde masculin. Mon enfance avait été nourrie de mythes forgés par les hommes et je n'y avais pas du tout réagi de la même manière que si j'avais été un garçon. Je fus si intéressée que j'abandonnai l'idée d'une confession personnelle pour m'occuper de la question féminine dans sa généralité. »

La bande annonce du livre portait ces mots : *« La femme, cette inconnue »*, ce qui apparaissait comme un défi à tous ceux, philosophes ou romanciers, qui prétendaient avoir tout découvert et tout dit sur la Femme ! Dès sa parution, parce qu'il dérangeait le confort intellectuel des hommes et celui de bien des femmes aussi, cet essai, qui était d'une audace que nous mesurons mal aujourd'hui, fit scandale. C'était la première fois qu'une femme et une philosophe osait revendiquer, non pas quelques droits pour quelques femmes, mais l'égalité absolue, et aborder les problèmes tabous de la liberté sexuelle, de la maternité et de l'avortement (assimilé à un homicide à cette époque), de l'exploitation ménagère, etc. Simone de Beauvoir se heurta à la réprobation des bien-pensants et à l'hostilité virulente de ses confrères. Preuve de l'impact de ses thèses, le livre déclencha un véritable raz-de-marée de grossièreté, de bassesse et de mauvaise foi. Un nombre stupéfiant d'écrivains ne craignirent pas d'exprimer leur horreur névrotique devant le fait qu'une femme osât remettre en question toutes les idées reçues et surtout parler du corps sans fausse pudeur, en un style simple et précis. À gauche comme à droite on se déchaîna, on feignit l'indignation. François Mauriac, l'ennemi de toujours, déclara : *« Nous avons littéralement atteint les limites de l'abject »* ; il confia aux gens de la revue *'Les temps modernes'* : *« Maintenant, je sais tout sur le vagin de votre patronne ! »* et il entreprit auprès du public une croisade pour déconsidérer l'autrice. Julien Gracq dénonça *« la stupéfiante inconvenance du ton du 'Deuxième sexe' »*. Camus déclara que ce livre est *« une insulte au mâle latin »*. Pierre de Boisdeffre et Roger Nimier rivalisèrent de dédain pour *« cette pauvre fille névrosée »* et le philosophe Jean Guittou se déclara *« péniblement affecté de déchiffrer à travers cette oeuvre la triste vie de son auteur »*. Enfin, Jeannette Thorez-Vermeersch (en fait, l'ordre des noms ne devrait-il pas être inverse? Jeannette Vermeersch n'est devenue Thorez que par son mariage !) y vit *« une insulte aux ouvrières »*.

On décrit Simone de Beauvoir à la fois comme une marginale aux moeurs dissolues (elle vivait à l'hôtel avec Sartre sans être mariée) et comme une cheftaine frigide à l'esprit desséché. *« On me reprocha mon indécence, écrivit-elle, on me déclara insatisfaite, glacée, priapique, nymphomane, lesbienne, cent fois avortée et même mère clandestine [...] Au nom de cette tradition polissonne qui fournit aux Français tout un arsenal de dictons et de formules qui réduit la femme à sa fonction d'objet sexuel. [...] Beaucoup d'hommes déclarèrent que je n'avais pas le droit de parler des femmes parce que je n'avais pas enfanté ! et eux? Faudrait-il interdire aux ethnologues de parler de tribus africaines auxquelles ils n'appartiennent pas? »* On prétendit que l'absence du désir d'enfant chez elle serait une mutilation ; elle rétorqua que son travail en était un de sociologie et que toute la sociologie serait impossible s'il fallait vivre tous les états qu'on étudie.

Ces réactions paraissent d'autant plus consternantes qu'à aucun moment *'Le deuxième sexe'* ne peut être considéré comme érotique ou exhibitionniste, encore moins pornographique. Le sentiment moyen du lecteur masculin fut assez bien résumé par Hourdin : *« Ce livre est magnifique, brutal, impudique, irritant, nécessaire. Il ne cache rien. Il fouille tout. Il dit tout, avec une violence et une colère froides. Il révèle ce que nous savions déjà. Il répète inlassablement ce qu'il était peut-être inutile de dire. Il arrache l'admiration et provoque l'agacement. »* Rares furent ceux qui lui apportèrent du soutien. Elle reçut cependant celui de Claude Lévi-Strauss qui lui dit que du point de vue de

l'anthropologie, son ouvrage était pleinement acceptable. Certains journalistes reconnurent l'importance de l'événement. « Une femme appelle les femmes à la liberté ! Simone de Beauvoir, lieutenant de Sartre et experte en existentialisme, lut-on dans *“Paris-Match”*, est sans doute la première femme philosophe apparue dans l'histoire des hommes. Il lui revenait de dégager de la grande aventure humaine une philosophie de son sexe. »

Grâce aux médias, elle entra aux côtés de Sartre dans la mythologie parisienne. D'innombrables photos la montrèrent, le plus souvent assise à une terrasse de café de Saint Germain des Prés, « si simple qu'elle repose l'oeil, ignorant les fourreurs de luxe et les couturiers de la rue Royale ». Elle ne se laissa impressionner ni par la gloire, ni par l'hostilité qu'elle rencontra ou les lettres d'injures qu'elle reçut. L'homme qu'elle « *place au-dessus de tous les autres ne la juge pas inférieure à eux* ». Son estime lui suffisait ainsi que celle de « *la famille* », le cercle d'amis fidèles qui les entoura leur vie durant.

Ce qui surprend aujourd'hui quand on replace *“Le deuxième sexe”* dans son époque, c'est qu'il ne fait partie d'aucune vague féministe et n'est le manifeste d'aucun mouvement. À l'époque d'ailleurs, Simone de Beauvoir ne pensait pas encore que la lutte des femmes pût être un combat spécifique. Selon elle, l'avènement du socialisme mettrait automatiquement fin au sexisme et instaurerait l'égalité. Le scandale aidant, vingt-deux mille exemplaires du premier tome s'enlevèrent en une semaine. Le livre fut mis à l'index par le Saint Office de Rome. En France, il fut très lu, mais les Françaises n'avaient pas vraiment pris conscience de l'importance de la question féminine. Aux États Unis, où le féminisme était déjà structuré, ce fut un triomphe. Deux millions d'exemplaires furent vendus en langue anglaise et *“Le deuxième sexe”* figura pendant un an en tête des ventes au Japon. Il fut traduit dans toutes les langues du monde, y compris l'arabe, l'hébreu, le serbo-croate ou le tamil. Simone de Beauvoir devint bientôt l'écrivaine féministe la plus lue au monde, mais refusa toujours de se placer sur un piédestal.

Peu de livres ont suscité à travers le monde une pareille prise de conscience collective et incarné les aspirations avouées, réprimées ou inconscientes d'une si large partie de l'humanité. Même s'il n'a pas été lu, il a pénétré les mentalités et impulse encore une bonne part de ce que disent, font ou écrivent les femmes d'aujourd'hui.

Il faut pourtant reconnaître que les progrès de la science et l'évolution des mentalités, à laquelle elle a contribué précisément, ont rendu parfois caduques certaines analyses du *“Deuxième sexe”*. Tel ou tel aspect de la condition féminine n'est plus vu, quarante ans plus tard, avec le même regard.

Ainsi, le chapitre des « *données de la biologie* » révolta Nancy Huston : « Dix pages à vous faire dresser les cheveux sur la tête, tant est vive l'évocation du cycle menstruel qui s'accomplit dans la douleur et dans le sang, du travail fatigant de la grossesse qui exige de lourds sacrifices, des accouchements douloureux, parfois mortels. »

Sur l'avortement, on a souvent reproché à Simone de Beauvoir de s'être laissé influencer par ses choix personnels. On sait que, pour elle l'individu, doit l'emporter sur l'espèce, l'esprit sur le corps et le choix sur la contingence. Ce « *destin féminin* », cette aliénation à la biologie, elle les avait refusés pour elle-même et il est possible que cette décision personnelle se soit reflétée dans l'analyse plutôt négative qu'elle fit de la grossesse, de la maternité et des rapports mères-enfants. Mais il ne faut pas oublier le climat social qui régnait à cette époque. Après guerre, on comptait encore autant d'avortements que de naissance en France, de huit cent mille à un million par an selon les estimations ; ils étaient illégaux et, par conséquent, pratiqués dans l'angoisse de la clandestinité, dans des conditions psychologiques humiliantes et physiologiques désastreuses, et parfois mortelles. L'obsession d'une grossesse non désirée faisait alors partie du paysage sexuel de la plupart des femmes. Le vote de la loi Simone Veil légalisant l'interruption de grossesse a dédramatisé le problème et fait diminuer significativement le nombre des avortements, au point qu'on oublie aujourd'hui le poids de cette angoisse qui compromettait l'épanouissement sexuel des femmes et souvent la vie conjugale elle-même. Le sombre tableau que traçait Simone de Beauvoir correspondait assez bien à la réalité des années 40.

Les pages consacrées à la puberté et aux premières règles, qui sont décrites d'une manière dramatique, comme un phénomène suscitant la honte et le dégoût, sont le reflet de son expérience

personnelle. Elle a raconté dans *‘Mémoires d'une jeune fille rangée’* la honte qui la consuma le jour où son père apprit qu'elle avait eu ses premières règles. « *J'avais imaginé que la confrérie féminine dissimulait soigneusement aux hommes sa tare secrète. En face de mon père je me croyais un pur esprit. J'eus horreur qu'il me considérât soudain comme un organisme. Je me sentis à jamais déçue.* »

Son jugement négatif sur la ménopause s'explique parce que jusqu'aux années 70, elle était considérée, malgré son cortège de troubles et de symptômes pénibles, comme un phénomène normal et qu'il ne convenait pas de soigner.

On ne peut évoquer la grande oeuvre de Beauvoir sans se référer à la fameuse, à l'incontournable petite phrase qui pour tant de gens résume *‘Le deuxième sexe’* : « *On ne naît pas femme, on le devient.* » Il est évident que ce genre de slogan ne peut qu'être simpliste par rapport à la pensée de Simone de Beauvoir. Mais, pour délivrer les femmes de l'implacable emprise du stéréotype, de la notion mensongère de l'éternel féminin, il fallait que celle dont le style se caractérise par l'excès même de simplicité, par le désir qu'elle a maintes fois exprimé de répudier toute afféterie, toute recherche du brillant, du sensationnel, invente une phrase brève et violente, une formule choc. Mais, en fait, elle n'a aucune pertinence : on peut dire tout aussi bien qu'on ne naît pas homme, qu'on le devient car, en fait, homme ou femme, membre de telle classe ou de telle nationalité, de telle religion, etc., on est toujours soumis à un conditionnement.

À la suite du *‘Deuxième sexe’*, d'autres livres montrèrent la place de la femme dans le système de production (dont fait partie la reproduction), comme celui de l'Américaine Betty Friedan, *‘La femme mystifiée’* (1963), qui attaquait l'idée populaire selon laquelle elle peut s'accomplir pleinement dans le mariage, la maternité, le ménage, des rôles subalternes, et qui appelait à une libération.

Aussi, à partir de 1968, le "Women's Lib" aux États-Unis (en fait "the National Organization for Women") et le "Mouvement de Libération des Femmes" en France (en réaction à la révolte étudiante capturée par les hommes), tout en participant au mouvement général de libération sexuelle, luttèrent pour une redéfinition du rapport entre les sexes, sur les plans politique (obtention aux États-Unis, en 1972, du "Equal rights amendment bill") et juridique (obtention du droit au divorce, reconnaissance du caractère criminel du viol et du harcèlement sexuel, admission de la recherche en paternité, droit de transmettre son nom à ses enfants, droit à l'avortement). Surtout, d'opportunes découvertes pharmaceutiques donnèrent aux femmes ce moyen de libération primordial : le contrôle de leur fécondité (loi Neuwirth en France qui, en 1967, autorisa la contraception).

Les années 70 imposèrent le mouvement féministe dont l'action fut couronnée par le vote, en France, en 1975, de la loi légalisant l'avortement. En conséquence, au cours des trente dernières années, les pays occidentaux, qui connaissaient déjà l'allongement de l'espérance de vie, ont été marqués par d'importants changements démographiques : baisse de la nuptialité, hausse de l'union libre, hausse de la divorciabilité, baisse de la natalité, hausse de la monoparentalité. La famille est aujourd'hui désinstituée : les pères sont dépossédés, les mères surchargées, les enfants déchirés.

Aussi le féminisme a-t-il connu un recul dans les années 80 et le militantisme fut honni même si les femmes lui doivent des droits dont elles n'imagineraient plus d'être privées. Il n'est pas douteux que cela a desservi la mémoire de Simone de Beauvoir.

Cependant, il ne peut être question de revenir en arrière et le combat féministe se poursuit légitimement par la volonté d'équité salariale (en particulier actuellement au Québec qui serait le premier pays à l'accorder car partout le patronat s'y oppose) et peut-être moins légitimement par la volonté de discrimination positive qui crée d'autres injustices car, au lieu d'une égalité totale avec les hommes, on accorde aux femmes des mesures protectrices (comme la limitation du nombre d'heures de travail, l'interdiction des tâches dangereuses).

Par rapport au féminisme universaliste de Simone de Beauvoir, des courants différentialistes, qui se réclament parfois de la psychanalyse (Luce Irigaray, *‘Speculum’* 1974), définissent les propriétés de la féminité. Il faut alors regretter que, par opposition à l'esprit des années soixante, le féminisme soit parfois une nouvelle forme du vieux puritanisme. Surtout, toute idéologie tendant au totalitarisme, il s'est fait radical, affirmant la supériorité des femmes, prétendant que, si elles étaient au pouvoir, la vie politique serait moralisée, rejetant la rationalité qui ne serait que masculine pour privilégier la

sensibilité qui ne serait que féminine, définissant une «écriture féminine», dénonçant l'humanisme occidental dans son ensemble, voyant partout des manifestations du phallocratisme, s'isolant enfin dans les amours lesbiennes. Le féminisme aurait aussi pour conséquence un «unisexisme», alors que l'égalité ne devrait pas signifier l'identité : il faudrait affirmer le droit à la différence, la différence des rôles correspondant à un partage réel, naturel, des goûts, des inclinations. Les deux sphères, féminine et masculine, ne peuvent-elles être différentes tout en étant équivalentes? Pourquoi, parce que la femme jouit de ce pouvoir immense que donne la maternité, devrait-on la réduire à oeuvrer à l'intérieur, dans le foyer, auprès des enfants, tandis que seuls les hommes travailleraient au dehors, s'occuperaient de la politique (qui, d'ailleurs, les conduit trop souvent à faire la guerre)?

Par rapport à cette évolution, Simone de Beauvoir aussi évolua : elle, qui pensait que l'avènement du socialisme mettrait automatiquement fin au sexisme et instaurerait l'égalité, dut constater que nulle part, et en U.R.S.S. pas plus qu'ailleurs, les femmes n'avaient obtenu les mêmes droits et les mêmes libertés que les hommes, et changea d'avis. Et plus elle avançait en âge, plus elle se rapprocha des féministes de base et du militantisme quotidien, même dans ce qu'il a de plus ingrat. Il serait donc injuste de la reléguer au rang des monuments devant lesquels on s'incline mais qu'on ne visite plus. Dans *'La force des choses'*, elle apprécia son livre ainsi : « *Tous comptes faits c'est peut-être de tous mes livres celui qui m'a apporté les plus solides satisfactions. Si on me demande comment je le juge aujourd'hui, je n'hésite pas à répondre: je suis pour.* »

Près de cinquante-cinq ans après la publication de son livre, on peut se demander si Simone de Beauvoir n'a pas pesé plus profondément sur nos idées et nos comportements que Sartre. Elle a en tout cas contribué plus que tout autre à l'émergence d'une conscience féminine capable de surmonter la fatalité de sa condition, ce qui est le sens même de l'existentialisme.

Par son livre, qui est devenu le livre des femmes, le texte fondateur dont en tout lieu, depuis soixante ans maintenant, le féminisme se réclame, elle a exercé une influence considérable sur toute une génération de femmes, elle a joué un rôle essentiel pour ce qui, plus que les deux guerres mondiales, plus que l'apparition (et la disparition?) du communisme, plus que le développement du capitalisme, plus que la transformation des communications, a marqué le XXe siècle : l'affirmation du droit des femmes à l'égalité sociale et politique, la dénonciation de la plus grande des injustices, car «un homme sur deux est une femme», la volonté que cessent non seulement les ségrégations sociale et raciale mais aussi la ségrégation sexuelle, le sexisme pouvant d'ailleurs être identifié au racisme.

“Les mandarins”
(1954)

Roman de 580 pages

Dans l'immédiate après-guerre, entre Noël 1944 et 1947, des intellectuels de gauche connaissent des espoirs et des déceptions, des angoisses politiques et personnelles, ont des relations difficiles avec le Parti communiste, des intérêts contradictoires pour les États-Unis et pour l'U.R.S.S., débattent du problème de l'engagement. Robert Dubreuilh, soixante ans, est un vieux militant socialiste, écrivain et professeur honoraire à la Sorbonne. En raison des circonstances, il est allé de désillusion en désillusion. Après la Libération, il a fondé le S.R.L., mouvement de gauche non communiste (mais non anti-communiste) qui se propose de créer une Europe socialiste, ce qui contribuerait à empêcher la guerre froide entre l'U.R.S.S. et les États-Unis. Pour diffuser ses idées, il utilise *“L'espoir”*, le journal de son ami, Henri Perron, trente-cinq ans, romancier, passionné aussi de politique mais plus soucieux que Dubreuilh du bonheur et de la conscience morale (la vérité avant tout, quelles qu'en soient les conséquences politiques). Entre eux se trouve la narratrice, Anne, l'épouse de Dubreuilh qui, si elle-même n'écrit pas, a besoin que son mari continue d'écrire ; cependant, s'il prétend dépasser l'horreur qui baigne le monde, elle s'y arrête et elle médite d'en affirmer l'intolérable vérité par un suicide. Elle n'exécute pas son projet, mais son retour au commencement quotidien ressemble plus à une défaite

qu'à un triomphe. Elle fournit donc le négatif des objets qui se découvrent à travers Henri sous une forme positive.

Or, un jour de 1946, ils apprennent par des documents secrets l'existence de camps de concentration en U.R.S.S.. Dubreuilh est d'avis de ne pas faire d'article à ce sujet dans "*L'espoir*" pour éviter de donner des arguments à la droite. Henri pense qu'il faut dire la vérité, ne serait-ce que pour influencer l'U.R.S.S.. Il écrit ses articles et les deux hommes se brouillent. Puis Henri, afin de sauver une femme qu'il aime, se trouve condamné au parjure. Les deux hommes se réconcilient donc dans un certain sentiment d'impuissance politique. Tous deux ont voulu assumer les problèmes de leur temps, jouer le rôle que leur conscience d'intellectuel leur commandait. Tous deux ont échoué. Il leur reste à assumer une conscience de « *mandarins* » comme ceux de l'ancienne Chine, c'est-à-dire d'intellectuels réduits aux pouvoirs et aux limites de l'écriture.

Commentaire

Le roman s'est d'abord appelé "*Les survivants*" parce qu'il peint l'échec de la Résistance et le retour triomphant de la domination bourgeoise ; puis "*Les suspects*" puisque l'un de ses thèmes essentiels est l'équivoque de la condition d'écrivain. C'était que, en ces années cinquante où Simone de Beauvoir entreprit ce nouvel ouvrage, les intellectuels étaient devenus une espèce à part à laquelle on conseillait aux romanciers de ne pas se frotter. Pour représenter ce monde qui était le sien, l'autrice suscita un grand nombre de personnages, en prenant deux particulièrement comme sujets. Bien que l'intrigue principale soit une brisure et un retour d'amitié entre deux hommes, c'est une femme, Anne, qui tient un de ces rôles privilégiés. C'est de leurs contradictions avec Anne, diversement combinées, que l'autrice obtint les différents éclairages de son œuvre. Ressuscitant l'opposition de "*Tous les hommes sont mortels*", elle donna à Anne le sens de la mort et le goût de l'absolu, tandis qu'Henri se contente d'exister. Ces deux points de vue ne sont jamais symétriques, mais se renforcent, se nuancent l'un par l'autre. Dubreuilh, lui, occupe une position clé puisque c'est par rapport à lui qu'Anne, sa femme, et Henri, son ami, se définissent. Par l'acuité de son expérience, par la force de sa pensée, il l'emporte sur les deux autres ; cependant, du fait que son monologue reste secret, il est un peu en dehors, n'existant qu'au travers des deux autres. Enfin deux portraits ont également leur importance : celui de Nadine, la fille de Dubreuilh, qui représente la jeunesse avec son agressivité, son sentiment d'infériorité et son égoïsme ; et Paule, une femme radicalement aliénée à un homme, le tyrannisant au nom de cet esclavage : une amoureuse. Entre tous ces personnages, les liens restent très lâches ; ainsi un épisode long et important reste marginal : l'amour d'Anne et de Lewis ; il semble bien qu'il ne soit là que pour permettre à l'autrice de transposer l'aventure avec Nelson Algren qui lui tenait à cœur.

Car le livre est un roman à clefs : Dubreuilh représente Sartre, Henri représente Camus, Anne représente Simone de Beauvoir. Mais tous ces matériaux puisés dans la mémoire de l'autrice ont été combinés, parfois renversés et toujours recréés ; la transposition romanesque est assez forte pour organiser une matière aussi diverse. Un des intérêts que présente le roman réside dans l'évocation de certaines manières de vivre de l'après-guerre. Au terme du roman, Henri et Dubreuilh reprennent le fil de leur amitié, de leur travail littéraire et politique ; ils retournent à leur point de départ ; mais entre-temps toutes leurs espérances sont mortes. Désormais, au lieu de se bercer d'un optimisme facile, ils assument leurs difficultés et leurs échecs. Mais on peut préjuger que dans l'avenir leurs hésitations renaîtront. Plus radicalement encore, leur point de vue, qui est celui de l'action, de la finitude, de la vie, est mis en question par Anne en qui est incarné celui de l'être, de l'absolu, de la mort.

Dans cette oeuvre sincère et brûlante, ce roman complexe dont l'habile construction fait alterner les points de vue de la narratrice, Anne, et celui de l'un des héros, roman qui est peut-être le plus représentatif de l'après-guerre, Simone de Beauvoir posait ces questions : un intellectuel peut-il, sans mauvaise conscience, se borner à demeurer un intellectuel ? s'il s'adonne à l'action politique et devient, par exemple, un communiste peut-il encore se dire un intellectuel ? Elle ne plaidait pas pour la démission, le refus de l'engagement. Elle visait plutôt à en tracer les limites. Le roman indiquait qu'en politique comme en morale il faut « *confronter le sens de l'acte avec son contenu* ». Plutôt que de répondre à ces questions en philosophe ou en moraliste, elle y répondait en romancière, en peignant

des comportements qui illustrent des attitudes de vie. Ce roman consacrait la fin de l'existentialisme, mais il marquait aussi l'aboutissement du roman existentialiste, beaucoup mieux que *"Les chemins de la liberté"* de Sartre.
Il a obtenu le prix Goncourt.

Nelson Algren ne pardonna pas à Simone de Beauvoir la trahison de leur amour qu'elle avait commise dans *"Les mandarins"* et cessa toute relation avec elle. Il ne pouvait surtout pas supporter le fait que Sartre soit toujours passé avant lui.

Partageant les sympathies de Sartre pour le camp communiste, Simone de Beauvoir se rendit avec lui en U.R.S.S. où ils allèrent neuf fois entre juin 1962 et septembre 1966. Chaque été, ils entreprenaient un voyage de plusieurs semaines, visitant Moscou, Leningrad, l'Ukraine, la Géorgie, l'Estonie, la Lituanie..., rencontrant les écrivains soviétiques les plus importants. On leur faisait voir nombre de films, de pièces de théâtre, des curiosités en tout genre ; ils furent invités dans la villa d'été de Krouchtchev. Les motivations de ces voyages ne sont pas parfaitement claires. Elles n'étaient certainement pas au premier chef idéologiques : Sartre était bien trop lucide pour cela. Il devait bien sûr être conscient du fait qu'ils accréditaient l'image d'une U.R.S.S. ouverte au dialogue et respectueuse de la liberté d'expression. D'autre part, ses lecteurs soviétiques constituaient l'essentiel de son auditoire : ses oeuvres faisaient l'objet de tirages gigantesques et les droits d'auteur qui en découlaient représentaient une grande part de ses revenus. Sartre et Beauvoir avaient noué, à Moscou comme dans d'autres villes, des liens d'amitié ayant leur origine dans la politique, la création artistique, ou d'ordre plus intime, et le désir de les entretenir les incitait également à entreprendre de nouvelles visites. Enfin, l'U.R.S.S. était pour Sartre le lieu sur lequel il pouvait projeter ses visions d'une société meilleure.

Par la suite Cuba reprit ce rôle, puis la Chine que Simone de Beauvoir célébra dans :

"La Longue Marche"
(1955)

Essai

Dans cet essai enthousiaste, Simone de Beauvoir découvrait de nombreuses vertus à cette nouvelle terre promise, à ce «Pays des Harmonies économiques et sociales» qui offrait aux intellectuels de gauche occidentaux une dernière consolation. Elle jugeait que le pouvoir exercé par Mao-Tsé-toung *«n'est pas plus dictatorial que celui qu'a détenu par exemple un Roosevelt.»*

Simone de Beauvoir milita contre la politique française en Algérie. Avec Gisèle Halimi et Élisabeth Badinter, elle obtint la reconnaissance des tortures infligées aux femmes lors de la guerre d'Algérie. Elle fit de la recherche d'une morale authentique, qui était le thème de ses romans, l'objectif d'une série de récits autobiographiques où elle eut le projet *«d'englober le monde dans l'expérience de (sa) vie»* :

"Mémoires d'une jeune fille rangée"
(1958)

Autobiographie

« Je suis née à quatre heures du matin, le 9 janvier 1908, dans une chambre aux meubles laqués de blanc, qui donnait sur le boulevard Raspail. » Simone de Beauvoir se penche d'abord sur son enfance de fillette parisienne, dans une famille bourgeoise, avec ses joies, ses peines, ses soucis, ses

rêveries mystiques (« *La foi me défendait : je fermais les yeux et en un éclair : les mains neigeuses des anges me transporterait au ciel.* »), l'amour qu'elle portait à sa mère et à son père, ses relations avec sa sœur, dite Poupette, de deux ans et demi sa cadette : « *Grâce à ma sœur, ma sujette, ma complice, j'affirmais mon autonomie.* » « *Je n'avais pas de frère : pas de comparaison ne me révéla que certaines licences m'étaient refusées à cause de mon sexe. Je n'imputai qu'à mon âge les contraintes qu'on m'infligeait, je ressentis vivement mon enfance, jamais ma féminité.* » Puis la petite fille préféra son père, qui était cultivé et incroyant, à sa mère qui était très croyante, connaissant donc une évolution psychologique normale.

Les premières années s'écoulèrent sans heurt dans le confort d'un appartement du boulevard Raspail. Mais des revers de fortune obligèrent les Beauvoir à des replis vers d'autres logis moins spacieux, dont l'un rue de Rennes. Les projets d'avenir se firent plus âpres : sans dot, les filles devraient travailler pour vivre, et le père s'irritait de ce qu'il considérait comme une déchéance.

L'éducation donnée à la maison fut confirmée par celle, très pieuse, donnée au cours Désir : elle était fondée sur le principe d'autorité, ce système « *à la fois monolithique et incohérent* » présentant différents rouages : le christianisme conformiste, puritain, de la mère contredit par le scepticisme du père ; le conservatisme, le nationalisme. On vit en même temps que Simone l'année scolaire d'une petite fille des années trente qui était une sage élève : « *Je m'enrichissais des planches de mon atlas. Je m'émouvais de la solitude des îles, de la hardiesse des caps, de la fragilité de cette langue de terre qui rattache les presque-îles au continent* », qui découvrait déjà le prestige de l'écriture : « *Si je relatais dans une rédaction un épisode de ma vie, il échappait à l'oubli, il intéressait d'autres gens, il était définitivement sauvé.* » Elle partageait chaque année la première place avec Élisabeth Lacoïn, dite Zaza qui devint rapidement sa meilleure amie même si Simone souffrait en silence du manque de réciprocité.

Les agréables vacances en famille sont également évoquées : « *Mon bonheur atteignait son apogée pendant les deux mois et demi que chaque été je passais à la campagne.* » L'autrice décrit avec force détails la maison de son grand-père dans laquelle elle passait ses grandes vacances. La découverte de l'amour n'est pas oubliée : Simone avait dix ans lorsqu'elle assista à une scène qui la charma : « *Au Luxembourg, un après-midi, une grande jeune fille en tailleur vert pomme faisait sauter des enfants à la corde ; elle avait des joues roses, un sourire étincelant et tendre. Le soir je déclarai à ma sœur : "Je sais ce que c'est que l'amour". J'avais en effet entrevu quelque chose de neuf.* » Ayant été condamnée à la passivité par son enfance et sa féminité, elle s'adonna à des rêveries qui revêtaient souvent un caractère amoureux. Mais la religion gardait encore son emprise : « *Le jour de ma communion solennelle je jubilai : familiarisée depuis longtemps avec la sainte table, je goûtai sans scrupule les attraits spécifiques de la fête.* »

La honte la consuma le jour où son père apprit qu'elle avait eu ses premières règles : « *J'avais imaginé que la confrérie féminine dissimulait soigneusement aux hommes sa tare secrète. En face de mon père je me croyais un pur esprit. J'eus horreur qu'il me considérât soudain comme un organisme. Je me sentis à jamais déçue.* » Elle connut les malaises de beaucoup d'adolescentes, souffrit de ses métamorphoses physiques : « *J'enlaidis, mon nez rougeoya ; il me poussa sur le visage et la nuque des boutons que je taquinais avec nervosité. Ma mère, excédée de travail, m'habillait avec négligence ; mes robes informes accentuaient ma gaucherie.* » Elle tomba gravement malade du poumon et, ne pouvant plus se suffire à elle-même, des médecins, des infirmières devant s'occuper d'elle, elle découvrit qu'elle pouvait être perçue comme un objet pour l'autre, être réifiée : « *Sous les yeux des curieux, l'autre brusquement, c'était moi, comme tous les autres, j'étais pour tous une autre.* »

Cependant, à dix-sept ans, la jeune fille avait grandi, s'était transformée. Mais sa mère lui interdisait de se maquiller, d'être coquette, ce qui accentua sa gaucherie : « *J'arrivais donc aux cours de danse mal fagotée, le cheveu terne, les joues luisantes, le nez brûlant. Je ne savais rien faire de mon corps, pas même nager, ni monter à bicyclette... Je me pris à détester les cours* ». Comme la situation financière de ses parents se dégradait et qu'elle réussissait bien dans ses études, son père choisit pour elle la carrière de professeuse, tout en pressentant que la culture allait la soustraire à l'emprise bourgeoise et assistant de ce fait à contrecœur aux triomphes de Simone, cruel paradoxe et source de chagrin, puis de révolte, pour elle qui se détacha du monde de ses parents, dont elle voyait les limites. Elle se mit à lire des livres « interdits », perdit la foi de son enfance dès sa quatorzième

année, marqua ainsi son émancipation vis-à-vis de ses parents. L'atmosphère de la maison lui devint insupportable, elle eut un sentiment de révolte : « *J'étais tombée dans un traquenard ; la bourgeoisie m'avait persuadée que ses intérêts se confondaient avec ceux de l'humanité. Elle se dressait contre moi. Je me sentais ahurie, désorientée douloureusement. Qui m'avait mystifiée? Pourquoi? Comment?* » Trop préoccupée par elle-même, elle ne parvint plus à être heureuse même en vacances ; la nature ne la satisfait plus : « *Un an plus tôt, j'aurais découvert la montagne avec ravissement, à présent, je m'étais enfoncée en moi-même et le monde extérieur ne me touchait plus.* » La perspective de l'avenir ne lui inspirait que de la lassitude : « *Je connaîtrais donc à nouveau le découragement des réveils où ne s'annonce aucune joie, le soir, la caisse à ordures qu'il faut vider, et la fatigue et l'ennui* ». Elle souffrit de l'enfermement qu'on lui imposait : « *Comme j'aurais voulu simplement aller au cinéma ! Je m'étendais sur le tapis avec un livre mais j'avais la tête si lourde que souvent je m'endormais. J'allais me coucher, le cœur brouillé. Je me réveillais le matin dans l'ennui et mes journées se traînaient tristement.* »

Mais, en Sorbonne, brillante étudiante en philosophie, devenue une intellectuelle, elle fut saisie d'une fringale de tout connaître de la vie qu'elle ignorait, elle vit ses rapports avec le monde qui l'entourait, avec ses parents, s'améliorer. Préparant l'agrégation, elle entrevit l'issue de ses études et reprit espoir : « *Le concours me parut difficile, mais je ne perdis pas courage* ». Elle fit la connaissance d'un jeune étudiant, à peine son aîné, Jean-Paul Sartre, qui l'appela « le Castor », connu avec lui son premier amour, fondé sur l'admiration : « *À vrai dire, sur tous les auteurs, sur tous les chapitres du programme, c'était lui, qui, de loin en loin, en savait le plus long : nous nous bornions à l'écouter.* » Ayant réussi, elle fut, à vingt et un ans, indépendante financièrement : « *Nulle part je ne rencontrais de résistance, je me sentais en vacances, et pour toujours* »

Le livre se termine sur un parallèle entre la libération réussie de Simone et l'échec de son amie d'enfance, Zaza, qui mourut de ne pouvoir se libérer de son milieu bourgeois.

Analyse

(la pagination est celle du Livre de poche)

Intérêt de l'action

Dans « *Mémoires d'une jeune fille rangée* », premier tome d'une autobiographie qui est en même temps l'histoire d'un demi-siècle vécu par elle, qu'elle écrivit en moins de six mois, elle raconte sa jeunesse avec une assez grande unité et avec une sincérité aussi dépourvue de vantardise que de masochisme, une implacable honnêteté. Simone de Beauvoir est une autrice dont « l'autobiographisme » est prononcé. Ses romans montrent d'ailleurs peu d'invention. Or l'autobiographie, où l'écrivain se prend lui-même pour sujet-objet, est un art difficile.

Son but était, évidemment, de « tout dire » et de raconter sa vie de la façon la plus objective. Mais est-ce possible? il faudrait avoir une mémoire d'éléphant pour éviter le risque de la reconstruction involontaire (les réflexions sur le père, pages 45-48). Est-il utile de respecter scrupuleusement la chronologie, de faire mention de tous les faits? Est-ce facile? À toutes ces questions, on trouve des réponses dans l'"*Intermède*" de "*La force des choses*" (pages 293-295).

Peut-on lui reprocher d'avoir composé une oeuvre narcissique? Il est vrai qu'elle porte un intérêt passionné à sa vie (page 124), qu'elle trace de nombreux portraits d'elle-même. Mais elle n'a pas la moindre complaisance. Elle a même plutôt tendance à se diminuer, à se contester, à s'offrir à nos contestations. Son « exhibitionnisme » est celui qui est nécessaire à tout écrivain et qui est alors une des formes de la générosité. On peut reconnaître surtout sa sincérité, même si le livre montre un véritable défilé de sincérités successives.

C'est une oeuvre honnête car on ne peut reprocher à cette autobiographie de défendre une thèse, de faire preuve de prosélytisme. La simplicité même de la construction est une précaution, comme l'étroitesse du champ, l'autrice refusant d'être une mémorialiste. N'est-il pas plus honnête de ne donner ainsi que des vérités ambiguës, séparées, contradictoires?

On ne peut donc regretter de trouver dans « *Mémoires d'une jeune fille rangée* » un véritable roman, un roman véridique.

Intérêt littéraire

Il semble difficile de définir Simone de Beauvoir du seul point de vue littéraire. On l'appréciera différemment selon la conception qu'on se fait du style et, plus particulièrement, du style de l'autobiographie.

Si l'on considère que le style n'est qu'une forme ajoutée à un fond, on peut se réjouir de la voir atteindre dans son autobiographie ce langage qui se propose de n'être que l'expression nue de la pensée. Un style trop beau viendrait faire écran entre la vérité du passé et le présent de l'écriture et ainsi nous faire croire à un glissement dans la fiction. Son écriture est souvent une écriture blanche qui ne retient que l'indispensable, d'où à la fois sa sécheresse et sa prolixité. La rapidité de ce langage, qui est résolument utilitaire et fonctionnel, est frappante. La langue est simple car elle voulut rejoindre le plus grand nombre par un recours à un style familier, par une imitation du langage parlé, par l'emploi de formes syntaxiques nouvelles. L'importance accordée au ton oral présuppose la présence d'autrui.

Si, au contraire, on conçoit, comme Buffon, que « le style est de l'homme même », si on le définit comme un écart, il apparaîtra dans l'autobiographie comme le porteur d'une vérité au moins actuelle, comme l'image authentique de l'écrivain au moment où il écrit. Or Simone de Beauvoir est consciente de « *l'extraordinaire pouvoir du Verbe* », soucieuse de sauver son expérience avec des mots. Elle a l'art des portraits, atteint à des bonheurs d'écriture, peut montrer de l'humour et faire preuve d'ironie. Elle recourt aussi aux figures de style (l'accumulation, page 107) ; s'abandonne parfois au lyrisme (« *Le foisonnement des couleurs, des odeurs m'exaltait. Partout, dans l'eau verte des pêcheries, dans la houle des prairies, sous les fougères qui coupent, aux creux des taillis se cachaient des trésors que je brûlais de découvrir.* » [page 33] ; l'amour pour Zaza : « *Les mots se précipitaient sur mes lèvres, et dans ma poitrine tournoyaient mille soleils ; dans un éblouissement de joie, je me suis dit : "C'est elle qui me manquait !"* » [page 132]) ; se hausse enfin à la dignité tragique.

Intérêt documentaire

On peut le trouver dans l'itinéraire de l'émancipation intellectuelle de Simone de Beauvoir, car leur dernière phrase nous permet de définir les "*Mémoires*" comme le récit d'une libération. Ils sont l'histoire de sa première formation jusqu'à la rencontre de Sartre. On peut distinguer différents champs de bataille :

- Rejet de l'éducation reçue : À la maison comme au cours Désir, l'éducation est fondée sur le principe d'autorité. Ce système, « *à la fois monolithique et incohérent* », présente différents rouages : le christianisme conformiste, puritain, de la mère contredit par le scepticisme du père ; le conservatisme, le nationalisme. La dénonciation de l'éducation sexuelle, ou plutôt de son absence, est particulièrement féroce. Simone de Beauvoir explique comment elle est devenue une intellectuelle et a choisi une orientation philosophique.

- Critique de la société : On peut voir, dans les "*Mémoires*", une démythification de la classe bourgeoise ; d'un système fondé sur la propriété privée ; de la France de la Troisième République.

Simone de Beauvoir fut à la fois une victime, une transfuge et une bénéficiaire de son milieu. On comprend mieux que toute son oeuvre ait pu prendre une direction politique.

- Refus de la condition féminine : Les préjugés bourgeois de son père, qui auraient dû la ligoter, ont, paradoxalement, libéré Simone de Beauvoir. Le fait d'être une intellectuelle l'a éveillée sur le malheur d'être femme et n'a fait que renforcer son désir d'émancipation. On peut dégager ici des éléments de son féminisme qu'elle développa dans "*Le deuxième sexe*". Elle est la preuve incarnée de sa thèse.

- Affirmation de la vocation : Au-delà du goût de l'enseignement, de la passion pour la lecture, c'est la littérature qui offre la perspective d'un salut ; salut d'abord personnel, l'oeuvre devant assurer l'immortalité ; puis salut de tous, l'oeuvre devant aider les autres à vivre. Le projet s'est modifié en fonction de cette évolution.

Il faut surtout retenir de ce récit l'importance de la réflexion et du travail dans cette vie qui tire sa valeur exemplaire des efforts de construction qu'elle a coûtés, de l'aide que la narratrice n'a pu trouver qu'en elle.

Intérêt psychologique

On peut distinguer deux pôles dans la personnalité de Simone de Beauvoir :

- d'une part, la vitalité, la joie de vivre, l'appétit de bonheur, l'optimisme plus ou moins volontaire (page 41) ;
- d'autre part, l'esprit de sérieux (pages 36, 39), le respect du Bien, le sens du devoir (page 93), le sentiment d'une « écrasante nécessité » (pages 42, 93-94, 102, 203, 303), le besoin d'absolu (page 96).

À ces deux pôles correspondent ces deux thèmes :

- celui de l'autonomie (page 101), de la souveraineté ;
- celui du mandat (pages 95-96), de la vocation.

On retrouve cette dualité dans tous les affrontements entre cette conscience et notre condition.

- Rapports avec ses parents : La figure paternelle comme la figure maternelle se sont dégradées. Simone de Beauvoir fait, avec un regard psychanalytique, une description schématique de son enfance et de son adolescence, peint le malheur d'être enfant. La rébellion apparaît inéluctable.

- Rapports avec Dieu : Le besoin d'absolu placé d'abord en Dieu (pages 102-104) fut déçu et contredit, sa liquidation passant par différentes étapes. Son adhésion était trop intellectuelle et trop orgueilleuse. La perte de Dieu fit apparaître le scandale de la mort, poussa l'autrice vers les autres, à la recherche d'autres absolus.

- Rapports avec autrui : La connaissance d'autrui fut souvent difficile pour la jeune Simone, qui fut tentée par le repli sur soi. Amitié? Amour? ses rapports de jeune fille avec Jacques, Zaza, Garric, Stéfa, Sartre enfin, sont ambigus. On peut suivre la réflexion sur l'amour (pages 199-205), la formation de l'image du compagnon attendu.

Intérêt philosophique

En nous parlant ainsi d'elle, Simone de Beauvoir nous parle de nous. Elle a réalisé son idéal d'une communication immédiate avec le public. Si elle ne prend pas un air supérieur, on ne doit pas, pour autant, l'assimiler à une quelconque courriériste du coeur. Pour Claude Roy, le livre est « une de ces grandes évaluations de soi et du monde qui aident celui qui la poursuit et ceux qui l'accompagnent. » Faisant tout pour effacer les particularités de son enfance et de son adolescence, elle voulut, à travers sa situation, peindre celle de beaucoup de femmes de sa génération, celle du début du siècle, de son milieu, celui de la bourgeoisie intellectuelle du début du siècle. Ses mémoires ont bien évidemment une visée didactique, veulent montrer aux jeunes filles qu'elles peuvent se libérer du joug familial et acquérir leur indépendance.

Avec cette insistance sur l'expérience d'autrui, avec cette affirmation du goût de la communication, on est au coeur de l'oeuvre de Simone de Beauvoir. C'est le grand thème de cette moraliste.

Le public fit un accueil enthousiaste à ce premier tome des mémoires de Simone de Beauvoir.

"La force de l'âge" (1960)

Autobiographie

Ce second volume de l'autobiographie couvre la période qui s'étend des années 1929 à 1944.

Dans un avant-propos, Simone de Beauvoir révèle que son intention première se limitait au récit de ses vingt premières années. Ce n'est que peu à peu qu'elle a senti la nécessité de poursuivre : «

Inutile d'avoir raconté l'histoire de ma vocation si je n'essaie pas de dire comment elle s'est incarnée.
»

Le livre s'ouvre sur l'automne 1929. Sa réussite au concours de l'agrégation a marqué pour Simone de Beauvoir la fin de l'existence étroite et dépendante qu'elle avait relatée dans *‘Mémoires d'une jeune fille rangée’*. Elle était désormais libre de vivre à sa guise et d'explorer ce monde des adultes qu'elle connaissait si peu et si mal. Elle s'y livra avec une véritable ivresse : « *Sans répit, mes émotions, mes joies, mes plaisirs se précipitaient vers l'avenir et leur véhémence me submergeait. En face des choses et des gens, je manquais de cette distance qui permet de prendre sur eux un point de vue et d'en parler. Incapable de rien sacrifier, donc de rien choisir je me perdais dans un bouillonnement chaotique et délicieux.* »

Désormais, son existence et celle de Jean-Paul Sartre étaient liées, malgré toutes les amitiés qui venaient s'installer entre eux, au milieu d'eux. En 1931, Sartre ayant été nommé au Havre et Simone à Marseille, il fallut bien se séparer. Seules les vacances leur permirent de se rapprocher, et ce furent les premières pérégrinations en Espagne, en Bretagne. Mais bientôt Simone obtint un poste à Rouen, et ce rapprochement inespéré leur permit une vie plus facile. Dès lors, sur le fond orageux de l'entre-deux-guerres, dix ans furent consacrés à l'apprentissage de la vie. Découvertes, amitiés, voyages et premiers essais littéraires se succédèrent. Des visages nouveaux survinrent : celui d'Olga par exemple, qui inspira la Xavière de *‘L'invitée’*. En 1938, Simone de Beauvoir et Sartre furent nommés tous deux à Paris. Elle préparait *‘L'invitée’*, tandis que des menaces de guerre se précisaient. 1939 amorça une nouvelle période où allait prédominer l'engagement historique et littéraire. Sartre, fait prisonnier, s'évada au printemps 1941, créa le mouvement *‘Socialisme et Liberté’*. Elle publia enfin son premier roman, se découvrit avec surprise dans ce nouveau rôle : « *Cette jeune femme au visage sérieux qui commençait sa carrière d'écrivain, comme je l'aurais enviée si elle avait porté un nom différent du mien : et c'était Moi.* », s'étonna de l'accueil : « *Ainsi je suscitai à travers mon livre des impatiences, des curiosités, il y avait des gens qui l'aimaient.* »

Cette chronique de quinze années culmine dans l'apothéose de la libération de Paris en juin 1944. Simone de Beauvoir affirmait son besoin d'écrire : « *Les choses avaient définitivement cessé d'aller de soi ; le malheur avait fait irruption dans le monde : la littérature m'était devenue aussi nécessaire que l'air que je respirais. Je n'imagine pas qu'elle soit un recours contre l'absolu désespoir ; mais je n'en avais pas été réduite à cette extrémité-là ; loin de là ; ce que j'avais personnellement éprouvé ; c'est la pathétique ambiguïté de notre condition, à la fois affreuse et exaltante...* ». son ardeur à s'atteler immédiatement au livre suivant : « *Chaque livre me jeta désormais vers un livre nouveau parce que le monde s'était dévoilé à moi comme débordant tout ce que j'en pouvais éprouver, connaître et dire.* »

Commentaire

Simone de Beauvoir fit la somme de toutes ses expériences, mais sa volonté didactique n'est pas explicite : c'est aux lecteurs de donner un sens à l'œuvre qui ne fait que lui indiquer combien il est nécessaire de s'ouvrir aux autres et d'être courageux pour réussir sa vie.

On peut remarquer un succulent mensonge par omission : elle cacha à ses lecteurs l'intensité de son aventure sentimentale avec *«le petit Bost»* dont elle laissa entendre que c'était un simple ami, tandis qu'elle parla volontiers de la liaison de Sartre avec Olga Kosackiewicz.

“La force des choses” (1963)

Autobiographie

Dans ce troisième volume de ses mémoires, Simone de Beauvoir reprit son autobiographie où elle l'avait laissée, c'est-à-dire en 1944 à la libération de Paris et alla jusqu'aux accords d'Évian sur l'Algérie (1962). Certes, à partir de 1944, son histoire était devenue quasi publique, d'autant plus

qu'elle fut mêlée beaucoup plus que naguère aux événements politiques, que ce fut l'époque des grandes controverses sur l'existentialisme. Cette histoire fut aussi celle de ses œuvres dont la publication s'échelonna au long des années, les romans d'abord, puis son essai *"Le deuxième sexe"* ; l'autobiographie les recoupait et, dans une certaine mesure, s'en trouva déséquilibrée. Ainsi, un certain nombre d'expériences qui avaient déjà fait l'objet de publications (les voyages aux États-Unis rapportés dans *"L'Amérique au jour le jour"* [1948], celui en Chine rapporté dans *"La Longue Marche"* [1957]) ne furent guère traitées dans cet ouvrage. Paradoxalement d'autres événements qui furent peut-être moins importants, comme la visite au Brésil, furent relatés en détail. Son histoire fut aussi celle de Sartre qui commença à connaître, principalement grâce au théâtre, une grande célébrité. Il venait de fonder, avec Camus et quelques intellectuels de gauche, une revue, *"Les temps modernes"*, qui avait pour but de faire connaître l'existentialisme. Après le prix Goncourt des *"Mandarins"*, ce fut la guerre d'Algérie qui mobilisa en grande partie son attention, puis les événements de mai 1968 et l'arrivée au pouvoir du général de Gaulle, le procès Jeanson, le manifeste des 121. L'ouvrage se termine avec le printemps de 1963 et la fin des hostilités en Algérie. Elle fait alors le bilan de sa vie : *« une réussite certaine : (ses) rapports avec Sartre »*, alors qu'ils ne formaient plus un couple au sens propre du terme, et ce depuis longtemps, même si elle laissait entendre le contraire à ses lecteurs. Elle se défend d'avoir été influencée par lui : il l'aurait simplement précédée dans la voie qui était la sienne. Elle a été heureuse de connaître la célébrité, mais celle-ci, surtout pour une femme, ne renvoie qu'une image déformée de soi-même. Elle souffre de l'âge qui vient, non qu'elle soit blasée, mais parce qu'elle sait que les richesses de la Terre sont limitées et que la beauté contemplée ne suffit pas à consoler du malheur du monde. Elle conclut : *« Ce qui m'est arrivé de plus important, de plus irréparable depuis 1944, c'est que - comme Zazie - j'ai vieilli. » - « Vieillir, c'est se définir. »*

Commentaire

Simone de Beauvoir écrivait avec impartialité aussi, quoiqu'elle ait reconnu : *« Je suis objective dans la mesure bien entendu où mon objectif m'enveloppe. »* Les souvenirs évoqués sont, d'ailleurs, de tous ordres ; ce sont aussi bien des aspects de la vie politique et sociale que des visages, des livres, des films, des rencontres. À ses yeux, tout a une égale importance, chaque fait en lui-même n'étant jamais essentiel, mais l'ensemble aide de toute évidence à sa réalisation propre : *« Il s'agissait de me réaliser, non de me former. »*

"Une mort très douce"

(1964)

Biographie

Mené un peu à la manière d'un constat, ce récit relate les circonstances de la mort de la mère de Simone de Beauvoir. Nous connaissons Mme de Beauvoir depuis *"Mémoires d'une jeune fille rangée"*, et certes ce portrait peu flatté méritait d'être quelque peu retouché. En octobre 1963, Mme de Beauvoir fit une mauvaise chute dans son appartement ; elle était seule, et ne réussit à atteindre le téléphone qu'au bout de deux heures. Sa fille, Simone, était alors à Rome. Rappelée d'urgence, elle retrouva sa mère que l'on avait transportée à l'hôpital Boucicaut, et obtint un transfert en clinique. Apparemment, il ne s'agissait de rien de bien grave : une rupture du col du fémur. Mme de Beauvoir avait soixante-dix-huit ans, mais était encore pleine de vitalité et très résistante. Aussi sa fille ne s'inquiéta-t-elle pas outre mesure. Cependant, des ennuis d'origine stomacale poussèrent les médecins à radiographier la malade. Le diagnostic fut implacable : une tumeur bloquait l'intestin grêle, il s'agissait d'un cancer. La vieille dame fut immédiatement opérée, et le cauchemar commença : *« J'entrais dans une autre histoire : au lieu d'une convalescence, une agonie. »* On avait fait croire à l'opérée qu'il s'agissait d'une péritonite ; le mensonge commença, s'installa, régna en maître. Voici la vieille dame clouée à son lit, retenue des mille liens du goutte-à-goutte, des sondes, qui la nourrissaient et la rattachaient à une vie précaire ; la maladie apporta son cortège d'humiliations, et

l'autrice, impuissante et désespérée, assista à cette progression inéluctable. De jour en jour, le mal se fit plus menaçant: des métastases se produisirent dans tout l'organisme surmené, L'autrice passa toutes ses nuits au chevet de sa mère. D'étranges rémissions se produisirent, la vitalité de M me de Beauvoir prenant le pas sur la mort. Et puis, ce fut la fin, attendue et cependant inconcevable. Ainsi Simone de Beauvoir nous détailla-t-elle l'agonie de sa mère, « *une mort très douce* » finalement, une mort de privilégiée, puisque Françoise de Beauvoir n'a pas connu les grandes souffrances des cancéreux.

Commentaire

Le récit est mené froidement, objectivement, comme de l'extérieur ; il s'agit presque d'un rapport. Mais, derrière cette apparente insensibilité, on sent toute la douleur contenue. Une douleur si forte qu'elle étonne Simone de Beauvoir elle-même ; celle qui fut d'abord « *petite maman chérie* » pour devenir plus tard la femme hostile qui opprima toute son enfance, elle les a pleurées toutes deux. Devant la mort, l'autrice a retrouvé toute la tendresse de sa mère. la tendresse qu'elle sut si mal exprimer mais qui de tout temps habita son cœur.

Les thèmes de l'archarnement thérapeutique et de l'euthanasie y étaient évoqués à travers des lignes poignantes d'émotion.

Pour Sartre, ce fut le meilleur écrit de Simone de Beauvoir.

Dans l'épreuve de ce deuil, Simone de Beauvoir fut soutenue par une jeune étudiante en philosophie dont elle avait fait la connaissance à cette époque : Sylvie Le Bon. La nature de leur relation est restée obscure : était-ce une relation mère-fille, une relation amicale ou une relation amoureuse? Elle déclara dans "*Tout compte fait*" qu'elle était semblable à celle qui l'unissait à Zaza cinquante ans plus tôt. Sylvie Le Bon devint sa fille adoptive et l'héritière de son oeuvre littéraire et de l'ensemble de ses biens.

Douze ans après "*Les mandarins*", Simone de Beauvoir revint à la fiction avec :

"Les belles images"

(1966)

Roman de 250 pages

À Paris, dans un milieu de la bourgeoisie « de consommation », entre l'été 1965 et Pâques 1966, Laurence, trente ans, qui travaille dans une maison de publicité (où elle a comme collègue une sympathisante communiste, Mona) est mariée à un architecte, Jean-Charles, trente-cinq ans, dont elle a deux filles, Catherine, dix ans et demi, et Louise, plus jeune.

Deux thèmes centraux se mêlent :

- une critique du snobisme dans la personne de Dominique, cinquante et un ans, la mère de Laurence, qui a un amant, Gilbert, cinquante-six ans, riche industriel ;
- une critique du modernisme en la personne de Jean-Charles qui estime que les progrès de la science vont tout améliorer.

Mais ces « *belles images* » s'effondrent : Gilbert rompt avec Dominique qui n'est plus qu'une épave ; Catherine entrevoit avec angoisse le malheur du monde contemporain. Sa mère entreprend de se documenter un peu pour la rassurer. Elle pense finalement que Catherine a raison de se tourmenter et de refuser « *les belles images* » que la bourgeoisie se fabrique pour se masquer la misère de la planète.

Commentaire

L'esprit bourgeois fut, cette fois-là, dénoncé sur le mode parodique.

En 1966, Madeleine Gobeil, professeuse à l'université Carleton d'Ottawa (Canada), parvint à convaincre le couple mythique de la France d'après-guerre de se prêter au jeu de l'interview pour la télévision. À la fin des années 50, alors qu'elle était une adolescente de quinze ans d'Ottawa étouffée par la chape de plomb puritaine qui recouvrait l'époque, qu'éperdue de littérature, elle dévorait tout ce qui lui tombait sous la main, elle avait envoyé une lettre racontant ses états d'âme à Simone de Beauvoir qui, à sa grande surprise, lui répondit, une correspondance régulière s'étant amorcée. L'interview, faite par Madeleine Gobeil et Claude Lanzmann, se déroula sur plusieurs jours. Une partie des conversations fut diffusée à Radio-Canada le 28 mars 1967 dans le cadre de l'émission "Dossiers". Le document devait aussi être présenté en France, mais, au dernier moment, Sartre retira son accord afin de protester contre la décision du général de Gaulle d'interdire au tribunal Russell sur les agissements des États-Unis au Vietnam de siéger à Paris. Bien qu'il s'agisse de la seule entrevue filmée qu'aient accordée Beauvoir et Sartre avant que ce dernier ne soit diminué par un accident cérébral en 1973, le document est ensuite allé se réfugier dans l'oubli de quelque rayon et est demeuré inédit partout sauf au Canada.

Dans ce portrait croisé, Sartre aborda notamment :

- la guerre au Vietnam,
- la place de l'intellectuel,
- son refus du Nobel de littérature,

Simone de Beauvoir indiqua que "*Mémoires d'une jeune fille rangée*" fut prémédité depuis la jeunesse tandis que les volumes suivants ne s'imposèrent que peu à peu.

Elle déplora que "*Le deuxième sexe*" n'était pas encore «*périmé*» près de vingt ans plus tard, considérant même que les choses allaient moins bien pour les femmes qu'en 1949, qu'elles devaient, par le travail, atteindre une émancipation totale qui leur permettrait de jouir de conditions égales à celles des hommes, mais que la société bourgeoise, voulant maintenir les valeurs traditionnelles de la féminité, de la maternité, tenait à les garder au foyer, à les empêcher de se politiser ; constatant qu'on n'a besoin du travail des femmes que lors des guerres, mais qu'ensuite se fait un recul : il n'y avait alors du travail que pour 26% des femmes : si on en avait besoin, on créerait une autre idéologie.

Elle ne voyait pas de contradiction entre son goût de la vie et sa vision tragique du monde, car elle n'était pas de ces gens tièdes qui vivent à moitié : pour elle, les choses étaient très lumineuses ou très sombres, moins cependant en vieillissant.

Elle était certaine d'avoir réussi sa vie en dépit des derniers mots de "*La force des choses*" : «*J'ai été flouée*».

Elle montra la maison où elle était née, au 103 boulevard Montparnasse (mais qui donnait de l'autre côté sur le boulevard Raspail, sa chambre se trouvant au-dessus de la Rotonde) et l'appartement où Sartre vécut de son enfance jusqu'à ce qu'on le plastique en 1962 (il habitait désormais Montparnasse au dixième étage d'un immeuble).

Elle fit faire à Madeleine Gobeil un tour dans les cafés où le couple avait ses habitudes. Couple intimement lié et pourtant très libre, ils se voyaient tous les jours. Tous les matins chacun travaillait de son côté. Ils ne déjeunaient pas toujours ensemble mais étaient fidèles aux rendez-vous de 16 heures où ils travaillaient côte à côte (lui fumant comme un pompier). S'il pouvait aussi se passer six mois sans que l'un ne sache pas ce qui arrivait à l'autre, chacun était le premier lecteur des oeuvres de l'autre et lui en faisait une sérieuse critique. Quand ils se voyaient seuls, hors de la présence de tiers, leurs conversations sont «*de la ruminaton sur ce qu'il y a à écrire*».

Sartre se sentait plus libre depuis dix ans, considérant cependant que quelques œuvres encore étaient à finir. Il travaillait alors sur Flaubert, à une synthèse de toutes les méthodes qu'on a pour connaître un homme. Mais il était en même temps engagé contre la guerre du Vietnam, pour l'indépendance du pays (pas tant une position morale qu'une dénonciation de l'impérialisme du capitalisme monopolistique, dont le dernier développement était la guerre du Vietnam, la victoire des Américains devant être le signe de leur hégémonie sur le monde. Il était membre aussi du tribunal Russell qui voulait apprécier d'une manière juridique, en suivant les lois internationales, les politiques du monde entier, s'appuyait sur l'exemple des tribunaux de Nuremberg, mais ils étaient entachés par

la force des vainqueurs tandis que le tribunal Russell allait non pas châtier mais dénoncer. S'étant défini à la fin des "Mots" : «*tout un homme et tous les hommes*», il se voulait n'importe qui, pensant qu'il vaut mieux réaliser en soi la condition humaine (la vie, l'amour, la mort), la vraie nature humaine, plutôt que de s'accrocher à une différence, à ce qui sépare des autres, ce qui fait l'objet de vanité et par quoi, en fait, on se mutile ; être n'importe qui n'est pas une démission mais une tâche : parler au nom de tout le monde. Il justifiait ainsi son refus du prix Nobel de littérature, distinction qui l'aurait séparé des autres. Il aurait accepté le prix Nobel de la paix au moment de la pétition des 121 comme une reconnaissance de l'action contre la guerre ; mais il ne l'aurait pas considéré comme étant remis à lui seul.

On le voyait avec Arlette El Kahim, sa secrétaire et, depuis deux ans, sa fille adoptive. Elle jouait du piano, puis Sartre jouait à son tour.

On voyait la mère de Sartre, Anne-Marie, âgée de quatre-vingt cinq ans : elle et lui se rencontraient deux fois par semaine. À ses yeux, son fils avait bien parlé de son père dans "Les mots" mais pas assez : c'était un homme excellent, mort à l'âge de vingt-neuf ans, qui n'avait pratiquement pas connu son fils ; cependant, celui-ci a pris toute l'intelligence de son père (qui était scientifique) mais ne lui ressemblait pas physiquement.

Enfin, ces chasseurs de sens qu'étaient Sartre et Beauvoir étaient entourés d'un groupe d'amis fidèles, le comité de rédaction des "Temps modernes" qui se réunissait deux fois par mois et où régnait la plus grande démocratie.

‘La femme rompue’
(1968)

Recueil de nouvelles

‘L’âge de discrétion’

Nouvelle

Une femme se désespère de l'orientation sociale de son fils et remet en cause son mariage et sa famille.

‘Monologue’

Nouvelle

Murielle, au milieu de sa crise paranoïaque, se trouve engouffrée dans le solipsisme, luttant en vain pour s'affirmer comme une bonne mère.

‘La femme rompue’

Nouvelle

Monique, femme mariée, dépendante, à la découverte de l'adultère de son mari, est abandonnée, dépouillée, remet en cause son mariage et sa vie. Sa fille en fait une «*question statistique*» : «*Quand tu mises sur l'amour conjugal, tu prends une chance d'être plaquée à quarante ans, les mains vides. Tu as tiré un mauvais numéro.*»

Commentaire sur le recueil

Les trois nouvelles sont liées par leur représentation existentialiste de la femme en crise. Elles invitent les lecteurs à dépister la mauvaise foi de ces trois femmes qui abusent du langage pour masquer leur autodestruction.

Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir militèrent lors des manifestations de Mai 68.

“La vieillesse” (1970)

Essai

Simone de Beauvoir dénonçait quelques graves carences sociales.

En avril 1971, Simone de Beauvoir fut à l'origine du “*Manifeste des 343*”, publié dans “*Le Nouvel Observateur*”, où 343 femmes, certaines célèbres, d'autres anonymes, reconnaissant y avoir recouru clandestinement, réclamait le droit à l'avortement et l'accès libre à la contraception. Il fut communément rebaptisé “*Le manifeste des 343 salopes*”.

Avec Gisèle Halimi, avocate et militante féministe, elle fonda, en juillet 1971, le mouvement “*Choisir la cause des femmes*” dont le rôle a été déterminant pour la légalisation de l'Interruption volontaire de grossesse.

“Tout compte fait” (1972)

Autobiographie

Simone de Beauvoir s'y révèle témoin mais aussi actrice de son époque : guerre froide, guerre du Vietnam et Tribunal Russell, guerre des Six Jours, mai 68... Elle s'engagea partout, contre les massacres, contre l'oppression, contre les inégalités, pour l'émancipation féminine. On rencontre avec elle de grands noms de l'Histoire tels que Khrouchtchev ou Nasser. On croise également Halimi, Duras, Leiris, Lanzmann, Sartre bien sûr... Ses activités lui firent faire de nombreux voyages : au Japon, en U.R.S.S. (cinquante pages du chapitre VI sont consacrées aux voyages du couple en Union soviétique dans les années 1963-66) et au Proche-Orient, et elle nous fait visiter ces pays, sous tous leurs aspects : géographique, économique, politique, social...

Elle poursuit une réflexion subtile sur l'écriture, la culture, la lecture : «*Le thaumaturge, c'est moi. Si devant les lignes imprimées je demeure inerte, elles se taisent ; pour qu'elles s'animent, il faut que je leur donne un sens que ma liberté leur prête dans sa propre temporalité, retenant le passé et le dépassant vers l'avenir. Mais comme au cours de cette opération je m'escamote, elle me semble magique. Par moments, j'ai conscience que je collabore avec l'auteur pour faire exister la page que je déchiffre : il me plaît de contribuer à créer l'objet dont j'ai la jouissance.* » - « *Je tire les rideaux de ma chambre, je m'étends sur un divan, tout décor est aboli, je m'ignore moi-même : seule existe la page noire et blanche que parcourt mon regard. Et voilà que m'arrive l'étonnante aventure relatée par certains sages taoïstes : abandonnant sur leur couche une dépouille inerte, ils s'envolaient ; pendant des siècles ils voyageaient de cime en cime à travers toute la terre et jusqu'au ciel. Quand ils retrouvaient leur corps, celui-ci n'avait vécu que le temps d'un soupir. Ainsi je vogue, immobile, sous d'autres cieux, dans des époques révolues et il se peut que des siècles s'écoulaient avant que je me retrouve, à deux ou trois heures de distance, en ce lieu d'où je n'ai pas bougé. Aucune expérience ne*

peut se comparer à celle-là. [...] Seule la lecture, avec une remarquable économie de moyens – juste ce volume dans ma main – crée des rapports neufs et durables entre les choses et moi.»

Elle raconte avec beaucoup d'émotion la vie et la fin de l'écrivaine Violette Leduc qu'elle avait prise sous son aile.

Elle y affirmait : «Dissiper les mystifications, dire la vérité, c'est un des buts que j'ai le plus obstinément poursuivis à travers mes livres. Cet entêtement a ses racines dans mon enfance ; je haïssais ce que nous appelions ma soeur et moi la bêtise : une manière d'étouffer la vie et ses joies sous des préjugés, des routines, des faux-semblants, des consignes creuses. J'ai voulu échapper à cette oppression, je me suis promis de la dénoncer.»

“Faut-il brûler Sade?”

(1972)

Essai

La mort de Sartre en 1980 fut la dernière grande étape de l'existence de Simone de Beauvoir.

“La cérémonie des adieux ”

(1981)

Autobiographie

Simone de Beauvoir décrit la fin de son compagnon avec des détails médicaux et intimes si crus qu'elle choqua bon nombre des disciples du philosophe. Elle voulut surtout montrer comment Sartre avait été, dans ses dernières années, manipulé par Benny Lévy qui voulait lui faire reconnaître une certaine inclination religieuse dans l'existentialisme alors que l'athéisme en était l'un des piliers. Pour Beauvoir, Sartre était gâteux et n'était plus en mesure de lutter philosophiquement. Elle avoua également à mi-mot combien l'attitude de la fille adoptive de Sartre, Arlette Elkaïm-Sartre, avait été détestable à son égard. Elle conclut avec cette phrase : « Sa mort nous sépare. Ma mort ne nous réunira pas. C'est ainsi ; il est déjà beau que nos vies aient pu si longtemps s'accorder. »

Commentaire

Conçue comme un hommage à Jean-Paul Sartre, cette description précise de ses dernières années fut perçue comme une trahison par certains de ses disciples.

“Entretiens avec Jean-Paul Sartre”

(1981)

Sylvie Le Bon-de Beauvoir, héritière de l'œuvre de Simone de Beauvoir, traduisit, annota et publia de nombreux écrits de sa mère adoptive, en particulier sa correspondance avec Sartre (“*Journal de guerre*” [1990], “*Lettres à Sartre*” [1990]), avec Algren (“*Lettres à Nelson Algren*” [1997]), avec Bost (“*Correspondance croisée*” [2004]), Ce travail colossal aida à fixer les idées sur Sartre, leva le rideau sur la vie intime de Simone de Beauvoir qui apparut comme une grande amoureuse dont la bisexualité fut révélée sans ambiguïté. Cela provoqua l'exaspération de certains de ses proches, en particulier sa sœur (qui en fut anéantie) et ses anciennes amantes, entraîna une polémique.

L'âge venant, après une vie d'excès en alcool et tabac, Simone de Beauvoir mourut le 14 avril 1986 à Paris, entourée de sa fille adoptive, Sylvie Le Bon-de Beauvoir, et de Claude Lanzmann qui fut son dernier compagnon, menant avec elle une vie quasi maritale pendant sept ans puis continuant à la voir ensuite jusqu'à sa mort. Ses funérailles furent aussi grandioses que celles de Sartre, et suivies par des femmes du monde entier. Elle est enterrée au cimetière du Montparnasse à Paris, dans la vingtième division aux côtés de Jean-Paul Sartre.

À une époque où les jeunes filles se conformaient aux schémas établis parce qu'elles ne trouvaient pas de modèles féminins auxquels s'identifier, elle a su se choisir un destin original. Contre sa famille, contre son milieu, contre l'opinion publique et le qu'en-dira-t-on, avec et contre Sartre, tous deux étant, pour Bertrand Poirot-Delpech, « les deux intellectuels les plus frémissants de ce siècle », elle est devenue Simone de Beauvoir, dans la permanente recherche d'un territoire à elle, à la fois autonome et mitoyen. De la jeune fille rangée à la philosophe du *"Deuxième sexe"* ou à la sociologue du courageux essai sur *"La vieillesse"*, s'est jouée une des plus belles aventures de l'être humain : l'affirmation d'une pensée et d'une personnalité

Ardente avocate de l'existentialisme théorisé par Jean-Paul Sartre, elle s'interrogea sur le sens à donner à la vie dans l'absurdité d'un monde dans lequel nous n'avons pas choisi de naître. Associée à celle de Sartre, son oeuvre s'en différencie par un supplément d'humanité dont peu d'écrivains peuvent se prévaloir car elle aborda le caractère concret des problèmes, préféra une réflexion directe et ininterrompue sur le vécu. Durant toute sa vie, elle a étudié le monde dans lequel elle vivait, en voyageant, en visitant usines et institutions, à la rencontre d'ouvrières et de haut dirigeants politiques.

Elle a ainsi atteint à une stature universelle. Mais elle n'est pas encore à sa vraie place dans l'histoire des idées. On s'obstine à la considérer comme une féministe (ce qu'elle n'était pas à l'époque où elle écrivait *"Le deuxième sexe"*) plutôt que comme une philosophe, les femmes rencontrant une formidable résistance pour entrer dans la communauté féroce des penseurs.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)